

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot  
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

# LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT  
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

M. Maurice Barrès : *Albert Sorel. La Vie de Paris : Des ailes ! Des ailes !* : REGIS GIGNOUX.  
« Chantecler » : G. DAVENAY.  
A l'étranger : *Un livre sur Guillaume II* : EUGÈNE LAUTIER.  
Lettre de Milan : RENZO SACCHETTI.  
Par fil spécial : ALBERT GUILLAUME.  
Manœuvres de cuisine : A. N.  
La Chambre : *Interpellations* : PAS-PERDUS.  
Le Sénat : AUGUSTE AVRIL.  
Comment voterons-nous ? : La réforme nécessaire : GEORGES BOURDON.

PAGES 4, 5 ET 6

Les retraites ouvrières : E. V.  
Quelques croix : AUGUSTE AVRIL.  
Contre la fraude alimentaire : La « Croix-Blanche » à Paris : EMILE BERR.  
Une retraite : Ed. ROD.  
Le monde religieux : Deux nominations : JULIEN DE NARFON.  
M. Clément-Simon : JACQUES CREPET.  
Gazette des Tribunaux : Le drame de la rue de la Pépinière : GEORGES CLARETTE.  
A la Société des Auteurs : G. DAVENAY.  
Les Théâtres : Académie nationale de musique : « Javotte » : GABRIEL FAURE.  
Opéra-Comique : Débuts de M. Ghasne dans « Shanga » : I.  
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.  
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

## M. Maurice Barrès

Parmi les pages inédites d'Albert Sorel, recueillies par son fils sous le titre : *Notes et Portraits*, une des plus intéressantes nous semble être celle où le regrettable académicien a écrit sur son jeune collègue, M. Maurice Barrès, cette remarquable étude.

Il n'est pas seulement un artiste d'un raffinement exquis, il est une des figures les plus représentatives de ce temps-ci. Cet « ultra-nationaliste », ce « néo-dilettante », comme le qualifiait, lors de ses débuts, Jules Lemaitre, est devenu un ultra-Français, si l'on peut l'être, néo-patriote, si l'est possible d'apporter quelque chose de nouveau dans le patriotisme, et de tous nos écrivains d'énergie celui dont la voix a porté le plus profondément dans les jeunes âmes contemporaines. L'essayiste subtil du *Jardin de Bérénice* a vécu et écrit le *Roman de l'Énergie française*. Cet intellectuel, au fond très national, a porté à l'intellectualisme, tourné en toxine de notre génie, de notre être national, un coup formidable. Il a chassé de la maison paternelle les épiphytes de mots, balayé du sol les pelures de fruits exotiques, relégué au cabinet des arrivistes les Bouddhas exotiques et les talismans de Byzance ; il a racroché aux murs les portraits des ancêtres et les images des gloires antiques. Le spectacle a semblé neuf aux âmes nouvelles, et l'œuvre les a séduites, parce qu'elle leur a paru menée d'un geste sûr et d'une main élégante.

Les jeunes gens ont compris Maurice Barrès, parce qu'il les expliquait à eux-mêmes. Si les a si bien compris, c'est qu'il a commencé par expliquer lui-même ; c'est parce qu'il est l'un d'eux — et qu'un peu avant eux il s'est interrogé et scruté lui-même. S'il l'ont suivi, c'est que les chemins qu'il leur ouvrait étaient ceux qu'ils cherchaient en tâtonnant et que leur instinct les incitait à prendre.

Il est de l'école de M. de Roannez, qui disait : « Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agréa ou me choqua sans en savoir la raison. » Et l'ami de M. de Roannez ajoute : « On ne trouve ces raisons que parce que cela choqua. »

Ce qui choqua M. Maurice Barrès, et si fortement qu'il bondit et se redressa sous le choc, ce fut l'enseignement intellectuel qu'il reçut en son lycée et qu'il personnifia dans le philosophe Bouteiller, universitaire doublement désastreux par le nihilisme de sa doctrine et l'arriérisme de son exemple. Il en a fait le type de cette école d'apôtres à rebours qui semblaient s'être donné pour mission de débaucher et défigurer la pensée française, comme d'autres, moins raffinis, l'écriture et le langage.

Ce professeur du lycée de Nancy « aurait dû élever les petits provinciaux à la conscience française, et en même temps les considérer comme des faits locaux ». Le fait local se révolta, d'abord contre le pédagogue qui enseignait l'art d'exploiter de nous-mêmes tout le particulier français, afin d'y placer l'homme ; ensuite contre la pédagogie qui enseignait la recherche de l'homme dans l'humanité, lorsqu'elle ne se trouve que de l'autre côté de la mer, du fleuve et des montagnes, et s'exprime désormais dans toutes les langues, excepté dans la nôtre.

M. Barrès est un créateur d'images, je ne dirai point de symboles, je crois faire injure à cet esprit aigu, clair et coupant, le symbole dans le jargon d'aujourd'hui ne signifiait qu'une image d'écaille, d'inertie et de brouille, la métaphore par à peu près. Voici, sur cet article essentiel, un exemple de sa manière de raisonner et de sa manière de rendre sensibles ses raisons. Il montre les élèves de Bouteiller franchissant les frontières, afin de libérer leurs consciences des chaînes originaires, et quêtant le secret de leur être, celui-ci sur le lido où Byron promena sa nostalgie, sur

celui-là sur le Brocken où Goethe mena son sabbat germanique. Or ils ne découvrent en eux ni don Juan ni le « docteur » Faust ; ils trouvent de petits Lorrains dépayés, qui tirent de l'aile vers leur pays. « Ils tendent à étouffer l'anarchie mentale, dite humanisme, que mit en eux l'Université ; ils filtrent l'amas encombrant déposé dans leurs âmes ; ils s'épurent pour retrouver la discipline de leur race et se ranger à la suite de leurs pères. » Et, ici, l'image prise de l'Iphigénie de Goethe, la belle intellectuelle d'Allemagne, coiffée et drapée à la grecque : « Je crus qu'Iphigénie, type classique ramené avec nos pensées rhénanes, m'attendait à Sainte-Odile pour me donner le sens profond de mon pays ; grave méprise dont je fus averti par un mouvement de mon cœur... Je ne puis dire : ma sœur, à l'Iphigénie de Goethe. »

Vous avez bien lu : un avertissement de « mon cœur », mot d'une étrange portée chez cet homme d'analyse implacable, qui fuit l'effusion, ne se pique point de tendresse et se crispe d'horreur au son creux et à la note fausse. Cœur s'entend ici du sens intime et très profond, de cet inconscient national qui fait que nous sommes nous-mêmes et pas un autre, de ce pays-ci et pas d'un autre pays, et qui est à l'homme ce que la racine est à la plante, à la fois l'attache au monde et la source de la vie.

Voilà tout le fond de la discipline de Barrès et par où sa « culture du moi », étendue à toute la suite d'êtres, de sentiments et de pensées, dont le moi n'est qu'un passage, devient, pour une jeunesse inquiète et subtile, un régime de santé. Il faut revenir à la terre ; mais il faut considérer que la terre se transforme nécessairement comme la plante, et qu'à chaque racine nouvelle qui aspire les sucs nourriciers correspond un renouvellement de l'éternelle nourrice. Il faut interroger les morts, mais chaque génération arrive avec sa question propre à poser l'oracle, et l'oracle n'est pas compris si l'on ne donne aux mots antiques les significations nouvelles et ne les profère avec l'accent qui fait frémir les cœurs.

\*\*\*

M. Barrès s'est rompu à tous les exercices spirituels, ceux de Jean-Jacques, ceux de Benjamin Constant, voire ceux d'Amiel. Il a fait cette découverte rare, je le dis parce que trop peu de personnes, chez nous, paraissent en avoir la notion, que ces trois précepteurs, par prédilection, de trois générations de Français étaient des précepteurs suisses, essentiellement de Genève et de Lausanne, pays où l'on est cosmopolite pour les autres, ce qui est la seule façon de l'être sans danger, où le patriotisme le plus pur et le plus simple se conserve jalousement, ainsi que les marbres et les toiles des maîtres nationaux en Italie, — exportation prohibée, non sans quelques arrière-pensées de supériorité. En ces pays neutres, le patriotisme devenait naturellement une industrie nationale comme la guerre en Prusse, l'autre patrie de l'intellectualisme, ne l'oublions pas, où le temple à deux portes, celle d'entrée qui s'ouvre aux pèlerins étrangers, celle de la raison pure où veille le professeur Kant, et celle de sortie, qui s'ouvre aux professeurs éperonnés sur le pays des étrangers, celle de la raison pratique et du roi Frédéric le Grand.

Cette leçon est la principale que Barrès ait rapportée de ses années de voyages, voyages autour de lui-même, mais plutôt qu'autour de l'Europe. Cette exploration du monde ultra-civilisé s'accompagne d'un perpétuel examen de conscience. Au lieu de se disperser dans l'humanité et de s'y consumer, ce Français y trouve de constants motifs de se mieux connaître et de se mieux armer pour la conservation et défense de ce type d'humanité que ses ancêtres ont formé en lui, dont il est une figure passagère et n'a en quelque sorte que l'usufruit.

Qu'il parcoure l'Hellade, l'Italie ou l'Alsace ; qu'il médite sur *Antigone* ou sur *Ysolt*, sur les vertus des héros, sur les désespérances d'amour, sur la conquête, sur l'enlèvement par la conquête, sur ses servitudes et ses amertumes, toute impression qui se répercute en ce voyageur, au lieu de susciter en lui l'acablant : Souviens-toi que tu n'es qu'une poussière éteinte et desséchée — éveille cette conscience : Souviens-toi que tu es une flamme de France, qui ne doit pas s'éteindre.

Récemment, visitant les sanctuaires de la Grèce, l'ancien catéchumène de Renan n'a pu se défendre, à son tour, de s'agenouiller sur l'Acropole ; mais, au lieu de l'oraison consacrée à l'âme universelle et divine catégorisée de l'idéal humain, c'est une exhortation de revenir à nos dieux, aux dieux des ancêtres, et de ne prier que sur les tombes. « Nous sommes asservis aux transmissions du passé ; nos morts nous donnent leurs ordres auxquels il nous faut obéir ; nous ne sommes pas libres de choisir. Ils ne sont pas nos morts, ils sont notre activité vivante... Ce sont vos actions qui parlent en moi... O mon sang, sois fidèle à toi-même, ne laisse pas s'affaiblir dans mes veines mes pères. Tu es ma famille, ma cité, mes lois, ma révélation, je t'acécie... O cœur qui me viens de ma mère ! »

Mais, et ceci est essentiel, ce culte n'est salutaire que s'il garde sa pudeur. On peut être à la fois homme d'énergie et homme de goût. Barrès n'a pas peur, en sa clinique, d'étaler ses plaies et de les débrider, toutes sanglantes. Du cœur, qui l'a si justement averti, il ne parle qu'avec discrétion, et il n'en fait point motif d'enseignement ou objet d'étalage, de crainte, dit-il, et j'aime à m'arrêter à cette image, « de crainte qu'une source dont nous avons écarté les branches ne se dessèche au soleil ».

Albert Sorel.

## LA VIE DE PARIS

### Des ailes ! Des ailes !

Au fond de la galerie des Machines, la dixième exposition internationale d'aviation est installée comme sur un perchoir. M. Ruau vint inaugurer hier, au milieu de la plus élégante assistance. Dans ce déplacement nécessaire par la démolition des Serres de la Ville, cette exposition a gagné, parmi l'austérité poussiéreuse de la galerie des Machines, un peu de la grande simplicité de la vie de château. Le président de la Société des aviateurs français est M. le duc Féry d'Escland, qui est secondé par Mme la vicomtesse du Bern de Boislandry et par le comte de Pontbriand, sénateur. Au conseil de la Société se trouvent Mme la marquise de Sainte-Marie d'Agnéaux, la baronne de Mauny, la marquise de Sayve, le vicomte d'Appelcourt, le comte Begoun, M. Buffet, le marquis de Dampierre, M. Decker-David, député ; M. Fortier, sénateur, etc., etc.

Le dressage du faucon a été la place à l'élevage des pigeons. C'est un luxe aussi coûteux et qui a l'élégance de toutes les choses alikes. Aussi, l'exposition annuelle est-elle de plus en plus un concours avicole qui donne les satisfactions d'un concours hippique. Les plus beaux oiseaux ne sont pas à vendre, à l'exception des types étrangers, parmi lesquels se trouvent des coqs de combat à 1,250 francs et des pigeons qui dépassent 100 louis. Une paille, non, une plume !

En tous cas, c'était suivre d'assez près l'actualité parisienne que d'inaugurer hier une exposition d'aviation. Pour se libérer des chateaux, qui tenaient particulièrement à se faire remarquer dans le concert des cocoricos, coïncidences, grouillements, roucoulements et pépiements, accordons le premier prix de clavier au com. Malines coucou de M. de l'Orza de Reichenberg et le premier prix de trompette au Leghorn doré de M. Renard. Aujourd'hui, le jury de l'exposition donnera ses prix officiels aux plus beaux représentants des races les plus pures.

Le choix du jury doit être terriblement difficile, car il semble, aux yeux des profanes, que toute l'aviation soit basée sur deux règles générales : l'utilisation des infirmités les plus apparentes et l'imitation des races les plus diverses. Toutes les misères physiologiques, excroissances, loupes et chancres qui désolent les visages humains, font l'élégance, l'orgueil et la fortune des volatiles. Les plus difformes sont les plus rares phénomènes : poules goitreuses, coqs à monocle de crête, à boucles d'oreille de cette opale fautive qui pousse au cou des dindons. L'imitation donne des résultats plus comiques : le pigeon ressemble à une poule, la poule ressemble à la dinde, le coq aux chats angoras, et les lapins exposés par Mme la vicomtesse de Boislandry sont aussi gros que des pottis-lamas.

On arrive à croire que la grenouille, si on l'aide un peu, deviendra aussi grosse que le boeuf.

Les oies sont plus modestes : elles jouent à imiter les vieilles trompes d'automobile. Mais, par une cruauté terrible, on les a parquées près d'un étalage de terrines de foie gras.

De même pour certains canards blancs, verts, beiges et blancs et beiges, blancs et verts, verts et beiges, etc., ils sont emprisonnés non loin des cages exposées par M. Navet... Beaucoup de ces canards sont mélangés et déplorent l'abandon de la mare natale. Les plus beaux sont les « Rouen clair » de M. Olivier de La Roche-foucauld, les « Pékin » du vicomte d'Appelcourt, du comte de Montaigne et de M. Danzel d'Aumont, et les « Barbarie » de Mme Knight.

Au lieu de planter comme les coqs devant le jury, les canards se couchent la tête sous l'aile et si on les appelle, leur croupion se lève en dénégations nerveuses, comme pour dire, à la mode des autruches : ne cherchez pas, nous sommes sortis.

Les lapins remuent leur mécontentement au bout de leur museau. Ils agitent leurs oreilles pour démontrer qu'ils ne sont pas des cobayes. D'autres, assis sur leur derrière, gravement, comme de vrais Jeannots lapins, sucent une paille ainsi que des jeunes hommes tristes dans les bars.

Nous avons vu beaucoup de pigeons dans le ciel de France ; il y en a presque autant à la galerie des Machines : des pigeons internationaux qui sont parvenus à ressembler à des chouettes ; des pigeons qui rabattent leurs plumes sur leur tête, comme un tour de cou frileux ; des pigeons qui ont la décision indécise des paons et font trop la roue ; d'autres qui ont des plumes frisées au petit fer, comme si c'était enroulé la mode ; d'autres enfin, qui ont beau glousser et se gonfler et qui ne sont que des poules manquées. Ces pigeons s'appellent : satins français, cravates tunisiennes, blondinettes et nègres à crinière...

Les dindons sont des dindons. Leur auge est petite, mais ils boivent dans leur auge. Et cette modestie leur a valu la sollicitude de M. Ruau. En effet, un avis du ministre de l'Agriculture prévoyait les éleveurs que l'Angleterre qui nous achetait tant de dindons en reçoit maintenant énormément d'Amérique, d'Italie et de Hongrie. En conséquence, il recommandait de redonner à nos animaux « de l'œil à la vente » pour reconquérir notre place sur le marché de Christmas.

Les pintades grises et lilas de l'élevage de la duchesse de Feltre et de Mme Boscarey sont comme des oiseaux de fêtes.

Il ne faudrait pas oublier, parmi ces oiseaux pacifiques, les héros belliqueux des combats d'Angleterre, de Malte et des Flandres. On admirait surtout un vieux champion, « grand combattant anglais doré ». C'est un vieux coq, black-red, échassier, le potrait couronné, déplumé, et qui, borgne comme Robert Macaire, traîne après ses longues battes deux ergots taillés en cimeterres. Sa femelle, dans une cage au-dessous, est bien l'infortunée compagne d'un pareil guerrier. Ce n'est pas cette maman poule qu'à chantée Miguel Zamacois :

...grave,

Sortant deux pieds poudreux d'un pantalon de

Elle jette sur tout un regard couronné.

C'est une sorte de poule-pintade maigre,

triste et qui se déchire les plumes, dans son habitude de faire de la charpie.

On doit enfin louer la bonne éducation et la résignation très digne de tous ces oiseaux exposés en cage. Ils n'implorant pas, comme les chiens, la pitié des visiteurs. Ils restent impassibles devant les éloges les plus flatteurs et devant les plus cruels sarcasmes. Les visiteurs, en effet, sont très nettement ou des amis ou des ennemis. Les amis, amateurs, artistes, ne considèrent que la rareté de l'oiseau et projettent d'acheter ce phénomène, de le soigner comme un fils unique, et d'en faire l'attraction merveilleuse de leur maison. Les ennemis ont tout de suite des arrêts de mort : « Oh ! le beau coq, il « ferait » pour dix personnes ! » Mais des ménagères reprennent : « Mais non, il n'y a que des plumes ! »

Etre sauvé par son panache !

Régis Gignoux.

## Échos

### La Température

Hier à Paris, jusqu'à onze heures, la matinée a été fréquemment couverte par des averses ; plus tard, la pluie avait cessé et la journée est restée belle jusqu'au soir. La température, malgré l'humidité, est encore très douce pour la saison. Le thermomètre varie peu dans la région parisienne : hier, à sept heures du matin, il marquait 8° au-dessus de zéro et 10° l'après-midi. La pression barométrique, en baisse assez rapide, accusait, à midi, 759<sup>mm</sup>. En Gascogne, la pression se relève (770<sup>mm</sup>).

Des neiges et des pluies sont tombées sur la moitié de l'Europe. En France, il a plu à Besançon, à Brest, à Cherbourg et à Dunkerque. Quant à la mer, elle est très grosse sur la Manche.

La température est restée sensiblement la même sur nos autres régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 4° à Limoges, à Clermont, à Besançon, à Orléans et à Lyon, 6° à Toulouse, à Charleville, et à Nancy, 7° à Nantes, au Mans, à Bordeaux et à Cette, 8° à Dunkerque, à Boulogne, à l'île d'Aix, à Rochefort, à Perpignan et à Marseille, 9° à Lorient, à Brest et à Chassiron, 10° à Cherbourg et à Biarritz, 11° à Alger et à Ouessant.

En France, des pluies sont probables sur la moitié nord avec temps doux dans le Sud ; le ciel va rester nuageux.

(La température du 5 février 1908 était, à Paris : 2° au-dessus de zéro le matin et 4° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 768<sup>mm</sup> ; chute de neige.)

Monte-Carlo. — Température à dix heures du matin : 12° au-dessus ; temps doux.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 15°.

## A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières, accompagnés de M. Ramondou et du commandant Bard, ont inauguré hier après-midi le Salon des Femmes peintres et sculpteurs.

Au Grand Palais, où les attendaient MM. Dujardin-Beaumetz, Mollard, Lépine, Léonide Bénédite, Bigard-Fabre, Guay, Ralph Brown, Touny, les peintres, sculpteurs et graveurs, ont été reçus par Mme la duchesse d'Uzès, présidente, et les dames du comité de la Société.

La visite a commencé aussitôt par les salles de peinture, où le Président a particulièrement remarqué les fleurs de Mmes Faux-Froidure, Bergerot-Roblas, et Huillard, les toiles de Mme Jeanne Leclerc, les pastels de Mme Guillaumot-Adan.

A la sculpture, M. et Mme Fallières ont fort admiré une charmante *Étude d'enfant*, de Mme la duchesse d'Uzès, un buste, un médaillon et le masque de M. Bélières par Mme Noémie Debenne, dont un très beau marbre, *L'Éveil à la vie*, décors depuis quelques jours le parc de l'Élysée.

Le Président et Mme Fallières, après avoir félicité Mme la duchesse d'Uzès et les organisatrices de ce Salon, ont été tous points, se sont retirés vers trois heures, enchantés de leur visite.

Un « avancement » mérité, et dont se réjouissent les habitués de la bibliothèque de l'Opéra.

M. Charles Malherbe est nommé bibliothécaire, en remplacement d'Ernest Rayer. En fait, ce n'est là qu'une « titularisation », et il n'y a rien de changé à l'Opéra. Ernest Rayer — il avait la gentillesse de l'avouer lui-même, en riant — n'exerçait pas la bibliothèque de l'Opéra d'un protectorat platonique et lointain. Il y venait jamais et laissait à son très aimable et très érudit adjoint, M. Charles Malherbe, le soin d'administrer en son nom ce précieux domaine.

On sait avec quel succès M. Charles Malherbe y a, depuis des années, suppléé l'illustre maître, et beaucoup de Parisiens seront surpris d'apprendre qu'il n'était là qu'un « suppléant » ?

La Bulgarie à Paris.

C'est aujourd'hui, à trois heures, que la matinée littéraire et artistique organisée au bénéfice de l'hôpital Clémentine de Sofia aura lieu au théâtre Femina, sous le patronage de S. M. l'Éléonore, reine des Bulgares, et sous les auspices de la légation de Bulgarie en France.

Nous rappelons que le programme comprend, en dehors des merveilleux concours de Mlle Bartet et de M. Mounet-Sully, des chœurs et danses bulgares que chanteront et danseront les étudiants et étudiantes bulgares en vêtements nationaux.

Une conférence sera faite par M. Léo Claretie, et des projections photographiques de vues de Bulgarie appor

un commentaire à ce spectacle nouveau à Paris.

Mlle Nimidoff, Mlle Lapeyrette, de l'Opéra, M. Katchenovsky, de l'Opéra-Comique, M. Fursy, Mme Mata-Hari, contribueront au succès de cette matinée, qui, par son originalité et par sa diversité, sera digne de l'œuvre admirable au profit de laquelle elle est organisée.

Le commandeur Pini tiendra au *Figaro* contre l'un de nos maîtres les plus notoires, M. Ad. Rouleau, le 18 février.

Le célèbre maître livonnais est arrivé à Paris avant-hier soir. Il partira lundi pour Londres, où l'appelle la mission dont il est chargé par la Société sportive argentine, à l'occasion de l'exposition de 1910, mais n'y restera que quelques jours.

Son récent séjour à Nice a été l'occasion de réceptions et d'assauts. Ces derniers, auxquels assistaient M. de Joly, préfet de Nice, le comte Gautier, président de la salle d'armes Michel, et la plupart des notabilités sportives nicoises, ont été pour lui de véritables triomphes, et la rencontre du 18 février présentera, vraisemblablement, un exceptionnel intérêt.

La convalescence de M. Jules Lemaitre s'accroît de jour en jour.

L'éminent académicien, dont nous avons prié hier des nouvelles, espère pouvoir partir dans quelques jours pour la campagne, où il achèvera de se rétablir. Le repos le plus absolu est en tout cas prescrit par son médecin, qui, par précaution, ne permet aucune visite.

M. Joseph du Bourg remet au point de l'histoire les légendes tendancieuses que l'on cherche à créer autour de Mgr le Comte de Chambord. On voudrait représenter Henri V comme un sombre mystique ou une sorte de moine royal. Il n'en était rien. Les anecdotes abondent sur le descendant d'Henri IV rappelle par l'esprit et la gaieté son aïeul. En voici une — authentique — qui est doublement actuelle.

M. Masson contait naguère sous la Coupole les distractions du mathématicien qu'est M. Poincaré. On connaît celles d'Amper. Cauchy, qui fut le précepteur du duc de Bordeaux, fut leur égal. Le prince, le baron de Damas et Cauchy revenaient un jour en landau d'une excursion. On devisait joyeusement quand le prince et son gouverneur aperçurent que le « ministre des étoiles » c'est ainsi que le duc de Bordeaux nommait M. Cauchy — était entièrement engagé dans le labyrinthe d'un problème. Il était évident que le célèbre mathématicien était hors de ce monde. Le prince et le baron de Damas, avec mille précautions, lui enlèvent tour à tour sa jaquette, son gilet, ses bottines, ses bas et son pantalon. Cauchy ne voit rien, ne sent rien, continue à errer dans les nombres. On arrive dans la cour de Frohsdorf où les personnes de la maison du prince étaient réunies pour le recevoir. Le prince descend, le baron de Damas aussi, automatiquement le mathématicien les suit et les accompagne. Ce fut une explosion de rire qui éveilla à peine M. Cauchy.

Rien de plus juste que la lettre suivante. Nous la publions avec plaisir en la recommandant à l'attention des pouvoirs publics :

Monsieur le Directeur,  
Le nouveau parc du Champ-de-Mars s'annonce comme une des futures belles promenades de Paris.

Actuellement il n'est déjà pas mal, il prend tournure et sera tout à fait bien dans quelques années, quand les arbres auront grandi. Mais une regrettable omission semble avoir été commise dans l'aménagement de cette oasis parisienne. Ce nouveau jardin n'a pas d'eau ! Qu'en dites-vous ? Pas de vaste bassin reflétant le ciel ; pas de cascade, pas de ruissseau... Or il m'est venu à ce sujet une idée : Pourquoi ne rendrait-on pas au Champ-de-Mars cette magnifique fontaine de Contain qui fut tant admirée à l'Exposition de 1889 ? Quel beau motif central nous aurions là ! Qu'en dites-vous, monsieur le Directeur ? Qu'en pensez-vous ? Qu'en pensez-vous ? Qu'en pensez-vous ?

UN FIDÈLE ABONNÉ.

La santé de Ménélik II.

L'empereur Ménélik II, au contraire des bruits qui ont couru depuis décembre dernier, est en un état de santé très satisfaisant. La lettre suivante, adressée à Addis-Ababa à notre ami Mariani par le docteur d'A..., médecin du Roi des Rois d'Éthiopie, en témoigne suffisamment :

« Excusez mon retard à vous écrire. L'Empereur, vous avez pu l'apprendre par les journaux, a été assez souffrant, ce qui vous explique mon silence. »

Actuellement Sa Majesté va beaucoup mieux. Elle projette d'entreprendre un voyage qui durera plusieurs semaines. L'Empereur ne veut pas partir sans emporter avec lui une petite provision de votre vin qu'il a trouvé excellent, et il m'a demandé de lui en procurer de suite quelques bouteilles. Je viens donc vous prier d'expédier d'urgence, etc., etc. Par cette expédition directe, l'Empereur pourra avoir son vin beaucoup plus rapidement et avant de se mettre en route.

« Comme je vous l'ai dit, Sa Majesté a été en ne peut plus satisfaite et veut à l'avenir avoir toujours une provision de votre excellent vin. Aussi, pour manifester son contentement, l'Empereur a bien voulu m'autoriser à vous envoyer sa photographie et une lettre munie du sceau impérial que je vous ferai parvenir par un prochain courrier. »

« Veuillez agréer, monsieur Mariani, »

Jules CLARETTE.

M. Edmond Rostand a répondu :

Paris, le 5 février.

Monsieur l'administrateur,

Vous ne pouvez supposer une seconde que je reprendrai une parole donnée devant une tombe ; laissez-moi cependant vous remercier de la grâce avec quoi, après m'avoir refusé ce que je vous demandais, vous m'offrez ce que vous savez que je ne puis accepter.

« Veuillez trouver ici l'expression de mes sentiments les meilleurs. »

Edmond ROSTAND.

Nous avons, quelques instants après, l'envoi de cette lettre le plaisir de causer

l'expression de mes sentiments distingués. — D<sup>r</sup> A.

## Hors Paris

De Monte-Carlo :  
« Avant le départ du magnifique steam-yacht *Ile-de-France* pour sa croisière en Méditerranée, qui aura lieu le 24 février du port de Monaco, rappels son attrayant itinéraire : Ajaccio, Tunis, Palerme (Taormina), Naples, Civita-Vecchia (Rome). »

« Chaque escale sont ménagées des excursions des plus intéressantes. *L'île-de-France* sera le 3 mars devant Messine, mais ne fera qu'y stopper. Pour ce déplacement de quatorze jours en mer — puisque le retour s'effectuera au port de Monaco le 10 mars au matin, — déplacement qui se fera dans des conditions exceptionnelles de confortabilité et avec des cabines sans lits superposés : une seule classe et un prix unique, 625 francs, ou 25 livres, ou 500 marks. »

« Les places sont délivrées à l'International-Sporting-Club, à Monaco, et à Paris, dans toutes les grandes agences de voyages. »

En une fête d'une toute charmante élégance, M. Lamisse, représentant de la Société Lorraine-Dietrich, a inauguré les agrandissements de la succursale qui possède à Nice la grande marque aristocratique, et qu'il dirige. Remarquables de confortabilité et de galbe, ces installations ont réuni les suffrages de l'assistance très distinguée qui avait répondu à l'invitation de la Société Lorraine-Dietrich. Dans l'assistance :







## « PAR FIL SPÉCIAL »

Par Albert GUILLAUME



Simple requête

Qu'est-ce que va décider l'Etat ? Au nom de la doctrine socialiste, il devrait racheter le poisson pourri.

(Les journaux)

— Voilà, m'sieu Jaurès... L'syndicat des mareyeurs se plaint du déchet causé par les retards de l'Ouest-Etat : nous demandons que les banquets officiels et la consommation personnelle des députés socialistes assurent un débouché pour le poisson refusé aux Halles...

Mercure et le Titan

FABLE

Par un heureux hasard, le nouveau tremblement de terre s'est produit dans une sorte de désert peu ou point peuplé.

(Les gazettes)

Très réussi, mon vieux, ton tremblement de terre !  
(de parler du dernier.)  
Pas de victime au moins, d'objets d'art en poussière !  
Tu veux te retourner ?  
Par Zeus ! je te comprends, qu'à cela ne tienne ?  
Bouge-toi du côté de la mer Caspienne...

Moralité

Pour le bonheur de tous, ne suffirait-il pas  
De s'arranger toujours à l'amiable, ici-bas ?

Cadette

— Mademoiselle votre sœur, si froide d'ordinaire, m'a accueilli d'une façon charmante...  
— C'est parce que nous avons un grand bal en perspective ; ma sœur est comme la glace du Bois... Il suffit de l'annonce d'une fête pour la déglacer...

l'adhésion de cette institution, dont font partie des négociants commissionnaires et des courtiers, à l'idée d'établir le marché des céréales à terme, marché réclamé, d'après le président, par le colossal essor pris par la production agricole de l'Argentine. Grâce au nouveau mode d'opérer, le producteur pourra s'affranchir de la tyrannie des spéculateurs.

## DANS L'URUGUAY

Montevideo, 5 février.

L'échange commercial avec l'Espagne. — Le président de la Chambre de commerce de Barcelone, M. Maristany, qui se trouve actuellement de passage ici, s'est, dans ses entretiens avec certaines personnalités, montré partisan du développement progressif des relations commerciales entre l'Uruguay et l'Espagne, relations qu'il compte voir prendre plus d'essor chaque jour.

Nouvelles diplomatiques. — On annonce le prochain retour de M. Enrique Gradine, ministre plénipotentiaire de l'Uruguay en Espagne.

Les travaux du port. — Le ministre des travaux publics vient d'adresser une communication à l'ingénieur M. Guérard, directeur technique du port de Montevideo, l'invitant à activer l'envoi des plans et projets relatifs aux installations du port, nécessaires à son complet fonctionnement.

## LETTRE DE MILAN

Un portrait attribué à Léonard de Vinci. — Les achats des musées milanais. — Le nouveau catalogue de Brera. — La collection Mora.

Le monde des artistes et des antiquaires est en grand émoi : on vient de découvrir dans une maison de Milan un tableau que certains critiques voudraient attribuer à Léonard de Vinci.

Ce tableau représente une femme dans la même attitude que la *Joconde*, mais nue et entourée de fleurs soigneusement dessinées à la manière flamande. Cependant, ce n'est pas seulement cette ressemblance avec le chef-d'œuvre qu'on admire au Louvre qui fait penser à Léonard de Vinci. Dans un vieil inventaire de la maison Scallata, datant du seizième siècle, il est fait mention du portrait d'une maîtresse de Ludovic le More, Cecilia Gallarini, peint par le célèbre chef de l'école lombarde, et le portrait qu'on vient de découvrir à Milan porte précisément sur son revers les armoiries de la famille Scallata.

Néanmoins, un examen plus attentif de cette œuvre a ébranlé la première conviction des critiques d'art. On y voit maintenant une copie très délicate peut-être, mais qui est bien loin d'atteindre encore à la grâce et à la beauté classique des portraits de Léonard. M. le comte Malaguzzi-Valeri, inspecteur du musée de Brera, m'a même dit avoir plusieurs fois examiné des copies de la *Joconde*, rappelant de très près cette œuvre autour de laquelle on a fait tant de bruit.

Au musée de Brera, depuis que le nouveau directeur, M. Ettore Modigliani, s'y est installé — novembre 1908 — peu d'achats ont été faits. L'on s'occupe de trouver une place définitive aux fresques de Bernardino Luini dont le roi Victor-Emmanuel III a fait don l'été dernier à la pinacothèque. Ces fresques, d'une grande valeur artistique et d'un grand intérêt pour l'histoire de la peinture lombarde — faisaient partie d'une superbe décoration de la « villa della Poluoca », aux environs de Monza. Le viceroi Eugène de Beauharnais en avait fait transporter les plus belles dans son palais, aujourd'hui palais du roi d'Italie à Milan ; il en avait envoyé quelques-unes directement à Brera où le présent du Roi les rejoindra sous peu, dans l'emplacement définitif, pour former une « Collection Luini » de tout premier ordre.

Parmi les derniers achats, qui remontent cependant à plusieurs mois, on peut signaler : un portrait du comte Martinengo, par Romanino (école lombarde, commencement du seizième siècle), et une *Descente de Croix*, par Basaiti (école vénitienne, fin du quinzième siècle). Le comte Francesco Malaguzzi-Valeri, auteur de plusieurs études fort remarquables sur l'art italien et sur la peinture et la sculpture lombardes en particulier, a publié un catalogue de la pinacothèque de Brera qui constitue un véritable modèle du genre. L'ordonnance et

la distribution du musée, par écoles et suivant une conception rigoureusement logique, dont le mérite revient à l'ancien directeur M. Corrado Ricci, sont merveilleusement reproduites dans ce catalogue qui fournira des renseignements fort exacts et fort utiles sur les œuvres exposées à Brera et sur leurs auteurs.

On sait que les œuvres du peintre Jacopo Bellini, père du Giambellino, sont très rares. Celle que le musée Poldi-Pezzi vient d'acheter, une *Sainte Vierge et l'Enfant Jésus*, est très belle, elle offre un intérêt vraiment remarquable à qui veut étudier les primitifs de l'Ecole vénitienne dont nous possédons déjà à Brera une collection exceptionnelle.

Le musée municipal au Castello Sforzesco s'est enrichi des tapisseries qui appartenaient à la vieille église de San Magno, à Segnano. Au printemps, on y transportera aussi une collection de meubles « Rinascimentali », de bois sculptés, cuirs, fers forgés des vallées de Bergame (quinzième, seizième et dix-septième siècles), que la ville a achetées 180.000 francs, au moment où le propriétaire allait les vendre à l'étranger. Une discussion très vive a même éclaté à ce sujet, au Conseil communal, lorsqu'il fallut faire approuver le projet d'achat présenté par M. Gabba, adjoint chargé de l'instruction supérieure à Milan. Quelques représentants de la minorité auraient voulu que la ville refusât les fonds nécessaires pour acquérir la collection Mora ; ils soutenaient des doutes sur sa valeur artistique, ajoutant qu'elle ne méritait pas ce gros chiffre.

L'achat est aujourd'hui conclu. Les collectionneurs italiens et étrangers qui sont allés la voir, rue du Conservatoire (Palazzo Resta) estiment que sa valeur dépasse de beaucoup les 180.000 francs payés par la Ville. Une place lui sera ménagée au Castello Sforzesco, dans la collection des arts industriels.

Renzo Sacchetti.

## Manœuvres de Cuisine

M. Chéron a dirigé lui-même, hier, au camp de Saint-Maur, les manœuvres de cuisine de la 1<sup>re</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.

Comme tous les enseignements, l'enseignement militaire comprend deux parties : la théorie et la pratique. Après avoir étudié le « Manuel du fantassin », les officiers commandant sur le terrain l'école de compagnie, l'école de bataillon, etc. Au « livre de cuisine militaire » devaient suivre les manœuvres qui se sont déroulées hier sous la direction de M. le sous-secrétaire d'Etat à la guerre, de M. Adrian, sous-directeur de l'Intendance, Gambier, directeur du cabinet de M. Chéron, ayant pour officiers d'état-major M. Marquery et ses collègues de la commission culinaire.

La 1<sup>re</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied est commandée par le capitaine Paté. On sait la mobilité extraordinaire de nos petits viciers, leur entraînement, leur audace. Ils se divisèrent en deux camps, les uns étant chargés d'établir des feux de bivouac, les autres de préparer le repas de grand halte et le repas du soir. On jugea inutile d'employer des manœuvres. On ne crut pas nécessaire de donner aux hommes des tabliers blancs, qui ne sont pas prévus dans les effets de mobilisation.

La cuisine fut faite uniquement avec les vivres et les moyens dont dispose le troupier en campagne. Toute initiative étant laissée aux chefs d'escouade pour les commandements.

Ouvrez le feu, Epithèse à volonté, Modérez le feu.

En avant, à la fourchette ! On n'indiqua plus la hausse, mais la hauteur à laquelle la marmite doit être au-dessus du foyer.

La marmite à 20 centimètres. Rectifiez la position des pommes de terre.

Ce furent des manœuvres charmantes. Au ralliement, devant le pot-au-feu, M. Chéron félicita le capitaine Paté et M. Marquery, et il complimenta particulièrement le lieutenant-colonel Macquard, membre de la commission du formulaire pour la préparation des aliments sur le terrain. Le lieutenant-colonel Macquard est un ancien officier de la

légion étrangère qui a apporté à ces manœuvres toute l'expérience de sa vie de campagne. Il n'ignore pas quelles ressources inépuisables d'ingéniosité nos soldats trouvent pour faire leur cuisine, et tout ce qu'ils peuvent apporter d'imprévu au « menu du gouvernement ». Mais il sait aussi que pour qu'un homme se batte bien, il faut qu'il soit bien nourri. Et il a salué militairement M. Henry Chéron, directeur des manœuvres de cuisine.

A. N.

## VIENT DE PARAÎTRE

La *Chronique du Cadet de Contreras* nous montre le nouveau héros de M. Abel Hermant sous un jour plus galant, plus pittoresque et plus séduisant encore que son aîné le savoureux vicomte de Courpière. (Un vol. 3 fr. 50, Félix Juven, éditeur.)

Les Origines de la Réforme. T. II : « L'Eglise catholique », la Crise et la Renaissance, par M. P. Imbart de la Tour, professeur à l'université de Bordeaux. Un vol. in-8°, broché : 7 fr. 50 (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris).

## LA CHAMBRE

Vendredi 5 février.

## INTERPELLATIONS

Le vendredi, qui est le jour de Vénus, est aussi le jour des interpellations. Celles-ci mangent parfois de l'agrément qu'il y a eu naguère cinq victimes à la Vente-aux-Dames, entre Maisons-Laffitte et Poissy. Quelles mesures compte prendre le gouvernement à l'égard de la Compagnie de la Grande Ceinture.

Le ministre des travaux publics, M. Barthou, est bien obligé de répondre que l'instruction qui est ouverte lui ferme la bouche. Si c'est le passage à niveau qui est coupable, on verra à le supprimer.

Maintenant, l'accident de Puyoo, quinze blessés et trois morts. M. Chaulot questionne. Ici une faute lourde du chef de gare, a été la principale cause du malheur. La parole est aux juges. Le ministre rend hommage au mécanicien mort victime de son devoir ; mais il ne peut pas promettre à M. Chaulot de supprimer les trains rapides.

Nous passons aux éternelles des facteurs ; vous voyez et vous mesurez l'importance de toutes ces grandes affaires.

M. Sembat se plaint de l'obscurité des règlements et demande à l'administration de dire nettement ce qu'elle veut. Cette exigence n'est-elle pas un peu indiscrète ?

Ce qui est certain, c'est que le partage entre les facteurs, pratiqué suivant des rites qui varient constamment, donne lieu à des richesses inexplicables, suivies de l'intervention du conseil de discipline. Mais, s'il faut en croire M. Sembat, la politique a encore montré là un petit bout d'oreille. On a déplacé M. Pengrini, secrétaire du syndicat. Il faut que M. Simyan se transforme une bonne fois en Chantecler.

Le sous-secrétaire d'Etat s'est défendu de son mieux ; il a même avoué ses torts. Mais une trinité de facteurs, où M. Pengrini semble avoir tenu la place de Dieu le Père, a été condamnée à l'unanimité par le conseil de discipline. Que conclure de ce résumé, sinon que la disgrâce des subordonnés laisse intacte la faute du chef et qu'il y a beaucoup de défauts à corriger dans le royaume des Postes ? Tous ces hors-d'œuvre étant liquidés,

la Chambre a pu aborder une interpellation un peu plus sérieuse de M. Suchet, sur le refus d'ouverture d'écoles à Saint-Pierre-et-Miquelon et sur les incidents qui se sont produits en cette circonstance, — et une autre interpellation de M. Guernier sur les manifestations séparatistes qui viennent de se produire à Saint-Pierre-et-Miquelon.

Il va sans dire que ce sont deux interpellations rivales. M. Guernier, qui prend la parole le premier, est obligé de convenir que la manifestation était dans son principe fort libérale. Pourquoi veut-on refuser à des gens bien intentionnés l'autorisation d'ouvrir une école libre ? Seulement cette école libre n'en déplaît pas moins à M. Guernier ; elle eût fait concurrence à l'école laïque.

En tout cas, les habitants se sont fâchés et ont arboré le drapeau américain, non comme emblème de séparatisme, mais comme symbole de liberté.

Séparatistes, ils ne le sont pas ; ils ne l'ont jamais été : M. Guernier le jure ; ils ne sont que malheureux. Qu'on les aide un peu à vivre et ils n'arboreront plus que le drapeau français.

De son côté, M. Suchet leur rend le même hommage : « On ne peut pas douter, dit-il, du patriotisme de ces descendants de Jean Bart et des Duquesne ; ils ne demandent que la liberté des pères de famille, et il faut espérer que satisfaction leur sera accordée sur ce point. »

M. Denys Cochin, à son tour, défend ces braves insulaires. La responsabilité des actes qu'ils ont commis ou laissé commettre retombe sur ceux qui leur ont rendu la vie impossible.

On était fort calme d'un bout de la Chambre à l'autre, lorsque M. Millies-Lacroix, ministre des colonies, a fait un discours qui devrait être signé : Homais. A ses yeux, il s'agit d'instituer une école privée, qui aurait fait concurrence à l'école laïque, et il déclare que, dans ces conditions, le gouvernement aurait manqué à tous ses devoirs en autorisant l'ouverture de cette école.

Le ministre a parlé fort longtemps sur ce ton et dans cet esprit, et la majorité a paru trouver toute naturelle cette étonnante fusée d'éloquence.

A quoi bon insister ? D'autres orateurs, entre autres M. Lefas, ont pris part au débat, et M. Jaurès lui-même y a introduit quelques mots en faveur des ouvriers français « auxquels on reproche d'avoir écrit des phrases un peu vives sur le drapeau ».

Il était six heures ; on en avait assez. La Chambre a voté, par 400 voix contre 30, un ordre du jour extrêmement laïque présenté par MM. Guernier et de Ker-guézec.

M. Aynard aurait préféré l'ordre du jour pur et simple ; la liberté s'en fit mieux accommodée ; mais il est évident qu'un intérêt capital de séculariser Saint-Pierre-et-Miquelon.

Pas-Perdus.

## LE SÉNAT

Courte séance, en partie consacrée à la discussion d'une petite interpellation et au vote de quelques projets d'intérêt local et d'une loi sur l'administration légale du père de famille.

L'interpellation a quelque peu amusé le Sénat.

Il s'agit d'un magistrat qui ne siège jamais. Cet excellent homme, qui appartient au tribunal de Castellane, est souffrant, et il trouve qu'en ce coin des Basse-Alpes, il fait un peu trop froid l'hiver et un peu trop chaud l'été. Alors il va chercher ailleurs un climat tempéré ; mais cela ne fait pas l'affaire de son sénateur qui se plaint très vivement au garde des sceaux que depuis quatorze mois le siège ne soit pas occupé, et il le prie de mettre fin à cette situation.

M. Briand a pris la chose en souriant, comme il convenait. Il a fait l'éloge du magistrat incriminé, qui est un juge distingué, bien noté, mais dont l'état de santé précaire s'accommodait mal des intempéries. Cependant il a dû le contraindre à rejoindre son poste. Mais, conclut M. Briand, l'honorable interpel-

lateur peut être convaincu que l'administration de la justice dans l'arrondissement de Castellane n'a pas souffert de cette situation. Ce Tribunal juge environ quarante affaires civiles par an et neuf affaires commerciales. Deux juges aidés d'un suppléant pouvaient suffire à la tâche pendant quelques mois sans en être égarés.

Le Sénat a été tout à fait de cet avis. Ce petit incident vidé, le Sénat a passé à la première lecture de la proposition de loi sur l'administration légale du père de famille. Il en a adopté les dispositions principales et décidé qu'il passerait à une seconde délibération. Séance mardi.

Auguste Avril.

## Autour de la politique

## La question de l'Opéra

M. Gérauld-Richard vient d'aviser le ministre de l'instruction publique de son intention de l'interpeller sur la situation artistique et financière de l'Académie nationale de musique.

M. Doumergue a demandé à M. Gérauld-Richard d'attendre l'assemblée des commanditaires, qui doit avoir lieu le 26 février prochain, se soit prononcée avant de soulever un débat à la Chambre.

M. Gérauld-Richard s'est rangé à l'avis du ministre et ajourne son interpellation.

## Les groupes du Sénat

Le groupe de l'Union républicaine du Sénat s'est réuni hier sous la présidence de M. Antoine Perrier, et après une discussion à laquelle ont pris part, entre autres, MM. A. Laroche, Saint-Germain, Lourties, Lozé, Théodore Girard, Decrais, Le Chevallier a décidé de se fermer. D'ordinaire donc, les membres qui le composent s'interdisent d'appartenir à aucun autre groupe politique du Sénat.

## Messageries maritimes

La commission du budget s'est réunie hier, à deux heures et demie, sous la présidence de M. Maurice Berthelette, pour continuer l'examen du projet de loi concernant les Messageries maritimes.

Après une discussion à laquelle ont pris part MM. Maurice Berthelette, Paul Doumer, Chautaud, Henri Michel, Janet, Paul Beauregard, Chastenet, Emile Constant, la commission a chargé son rapporteur de soumettre au ministre des finances diverses observations. Dans la séance qu'elle tiendra lundi prochain et au début de laquelle elle doit entendre préalablement une délégation de vignerons, la commission entendra sur les divers points visés les réponses du gouvernement.

## Comment voterons-nous ?

## LA RÉFORME NÉCESSAIRE

Devant le Parlement et devant la nation, une question est désormais posée, la plus grave et la plus urgente pour qui n'a pas abdiqué ses droits et ses devoirs de citoyen. C'est la réforme électorale. Un homme qui a donné pour objet à sa vie l'étude de la politique et des mœurs publiques, M. Charles Benoist, a écrit, dans un de ses livres, *Pour la réforme électorale* : « C'est l'œuvre première et fondamentale ; c'est, selon l'expression de Carlyle, la question des questions et la réforme des réformes. »

Est-ce un parti qui revendique cette œuvre ? S'agit-il, pour tel groupe de la minorité, de briser la majorité, ou, pour la majorité, de fortifier sa domination ? Non. La merveille de l'effort auquel nous assistons est qu'il est tenté à la fois par des hommes de tous les partis. M. Aynard et M. Jaurès, en passant par M. Deschanel, l'abbé Lemire, M. Leygues, M. Pierre Baudin, M. Messimy, M. Buisson, sont d'accord. Un libéral, M. Charles Benoist, préside la commission parlementaire de la réforme ; un socialiste unifié, M. Varenne, est son rapporteur. J'ai dit ici ce que fut, dimanche, à Lille, cette admirable réunion de propagande, où M. Denys Cochin et M. Willm discoururent l'un après l'autre, aux applaudissements unanimes de quatre mille électeurs de toutes opinions et sous l'approbation de M. Jules Guesde. Spectacle incomparable, tel qu'il ne s'en présente jamais — sinon quand il s'agitait

jadis de protester contre les massacres arméniens — et tel sans doute qu'il ne serait possible de le revoir que dans un temps de péril national.

Pour associer des hommes si divers, il faut donc un intérêt bien pressant ; mais quel intérêt assez haut s'imposera aux partis pour les réunir dans une action commune ? C'est, disent les « chemineaux de la R. P. », qu'il s'agit, en libérant le suffrage universel, de conférer à l'électeur le plein exercice de sa souveraineté, d'assurer l'efficacité totale de son vote, d'affranchir enfin l'élu des tyrannies qui paralysent son action politique. Et cette œuvre, ajoutent-ils, n'est celle d'aucun parti, parce qu'elle les intéresse tous. En la propagant, ils ne travaillent ni pour un parti ni pour une classe, ni pour une doctrine politique : ils achèvent de réaliser l'institution parlementaire en donnant à l'électeur des garanties, à l'élu de la liberté.

Que pourra être cette réforme électorale ? Il y a plusieurs manières de l'entendre. On parle de réduire le nombre des députés, puis de leur donner six ans de vie en les renouvelant par moitié tous les trois ans. Beaucoup d'hommes sages, dans tous les partis, approuvent ces projets. Mais ce ne sont pas, à vrai dire, des réformes électorales. La réforme est celle qui changera le mode de scrutin. Or, si l'on renonce au scrutin d'arrondissement, il faudra choisir entre le scrutin de liste simple et le scrutin de liste avec représentation proportionnelle.

Sur ces sujets, je suis allé interroger, en première ligne, M. Charles Benoist. M. Charles Benoist n'est pas seulement le président de la commission de la réforme électorale et l'auteur d'un rapport d'une importance capitale, rédigé en 1905. Il est surtout un apôtre, l'apôtre de la représentation proportionnelle.

— Je ne suis entré à la Chambre, me dit-il, que pour la réaliser. Depuis vingt-cinq ans que j'y travaille opiniâtement, je suis arrivé à la conviction profonde, absolue, je dirai presque scientifique, que sans elle il n'y a ni suffrage universel ni vrai Parlement. Je n'ai point de repos que ma certitude ne soit passée en loi. Je ne céderai pas, je ne désarmerai pas. La discussion doit venir le 15 mars. Il faudra qu'elle vienne. Et si d'adventure il plaisait à la majorité de l'ajourner, je vous déclare que je ne commencerai pas un débat sans que j'apparaisse avec un projet de résolution sur la représentation proportionnelle. Je ferai mon Caton, je deviendrai aussi « raseur » que lui, et on me traitera de maniaque, c'est entendu. Mais il faudra bien m'écouter tout de même. Et « s'ils » n'ont pas la R. P. en 1910, « ils » l'auront, je vous en réponds, en 1914.

Ainsi parle, d'une voix aimable et gaie, sans phrases, en souriant, avec un visage mobile où brillent, sous le lorgnon, des yeux ingénus et obstinés, M. Charles Benoist. Sa parole est familière, mais il montre une certitude troublante, et l'on devine en lui une âme passionnée.

— Il n'y a pas de réforme plus urgente, continue-t-il, parce qu'elle est comme la préface et la condition de toutes les autres. Voyez-vous, ce pays est malade. Il prétend pratiquer le parlementarisme ; mais le mélange indigeste que l'on nous impose et qui n'a rien de positif, rien d'historique, rien de national, n'est que la caricature latine et française du parlementarisme. Il pense être gouverné par le suffrage universel ; ah ! parlons-en ! ce suffrage, qui n'est pas universel, est-il même un suffrage ? Son immortel chef-d'œuvre, c'est ce politicien professionnel médiocre déjà dénoncé par Gambetta. Ce qu'il a produit, c'est cette politique égoïste, individualiste, incohérente, partielle et partielle, qui a pour instruments les groupes, les sous-groupes, les coteries, et qui s'exprime alternativement par de la mollesse, de l'incertitude, de l'agitation, du népotisme et de la faveur. Voilà les fruits du scrutin d'arrondissement ! On n'ose plus prétendre que ce vieux mot de Proudhon soit un paradoxe : « Nos dix millions d'électeurs se sont montrés, depuis 1848, en intelligence et



en caractère, inférieurs aux 300.000 centilitres de la monarchie de Juillet.

— Si ces maux sont véritables, dis-je, tiennent-ils donc uniquement au mode de scrutin, et non aux mœurs publiques ?

— Oh ! je ne vends pas de panacée infaillible, et j'accorde qu'il n'y a pas de réforme électorale capable de les faire disparaître instantanément. Mais, comme je crois au suffrage universel et que j'estime possible d'en faire sortir un parlementarisme efficace, je cherche seulement les moyens d'organiser ce suffrage encore anarchique. Je le vois actuellement faussé par les intrigues locales de seigneurs sans responsabilité et par la tyrannie des comités, confisqué par des faiseurs, livrés aux tentations de l'argent ou aux séductions du pouvoir, au point que, dans la plupart des cas, le candidat en est réduit soit à recevoir en fief sa circonscription, soit à l'acheter, et que, trop souvent, une élection n'est pas autre chose qu'une sorte de brigandage public.

Qu'en résulte-t-il ? Un régime d'oppression, d'intrigue, de bas services, qui pèse sur l'élu autant que sur l'électeur. Par le fait qu'on dit à celui-ci : « Voilà ton homme », de cet homme il est tenté de faire sa chose. Dès lors, plus de liberté pour « cette chose ». De dignité pas davantage. Par son intermédiaire, c'est la rue aux places, aux rubans, aux faveurs, aux illégalités. Il passe ses journées à solliciter le pouvoir ; mais le pouvoir, qui ne donne rien, exige en échange des services politiques. Il est bien le « représentant » de sa circonscription, mais dans le sens commercial du mot. De mandataire il devient commissionnaire ; on a même perfectionné le système, et nous voyons maintenant se former, entre députés du même département, des syndicats de commissionnaires, qui, sommés de quémander, se consultent chaque soir sur les tournées de démarchés à faire le lendemain. Ah ! ce n'est pas pour rien, continue en riant M. Charles Benoist, qu'à ce commissionnaire de la nation on remet une médaille ; mais il la faudrait de cuivre et c'est à la boutonnière qu'il devrait la porter.

Allons-nous crier sur lui, l'accabler ? Quelle injustice ! Il est le fruit d'un arbre vénérable et il reçoit le poison sans l'avoir fabriqué. Cependant, ceci étant, comment nous étonner que notre pays soit devenu l'enjeu d'une politique médiocre, tortueuse, brouillonne, quand elle n'est pas dangereuse ? Ce ne sont plus de libres représentants du peuple qui siègent au Parlement, mais des féodaux, — vous entendez, de vrais, de réels féodaux, des féodaux d'une féodalité formée exactement comme l'autre, fondée, comme l'autre, sur la recommandation, vivant, comme l'autre, sur l'Etat. Et, contre ces arbitraires détenteurs des fiefs modernes, je me fais l'effet d'être un petit Louis le Gros qui recommence la croisade.

La croisade sera victorieuse, n'en doutez pas. La lutte, désormais, est engagée entre cette féodalité, cette oligarchie, et la démocratie, qu'elle recouvre comme d'une croûte, et qu'elle rongé. Nous irons jusqu'à la démocratie. Nous lui dirons qu'il est temps qu'elle se décide à vivre, car elle est en train de mourir. Nous lui montrerons que le salut est en elle, que, pour posséder la force, il lui suffira d'avoir la volonté. Elle nous comprendra. Déjà, nous la sentons qui vient à nous. Vous avez vu, dimanche, ce magnifique meeting de Lille : c'était le quinzième. A toute la France, nous irons porter les mêmes paroles, et, comme nous ne lui demandons rien ni pour des hommes ni pour un parti, comme nous lui demandons tout pour elle-même, vous la verrez, d'un geste, balayer les dernières résistances, d'ailleurs bien entamées, du Parlement.

La représentation proportionnelle est-elle donc l'unique remède que vous lui offriez ?

M. Charles Benoist, joignant, d'un geste professoral, le pouce et l'index, scandant ses mots, se rapprocha de moi et fit avec énergie :

— Nous appelons réforme électorale le rétablissement du scrutin de liste avec représentation proportionnelle. C'est cela et non autre chose. Tout ce qui n'est pas cela n'est pas une réforme. On nous donnera cela, ou nous n'accepterons rien. Si l'on se flatte d'obtenir que nous nous rallions, en fin de compte, à cet autre projet-ci ou à celui-là, on se trompe.

— Alors, dis-je, voulez-vous bien m'expliquer, pour que je l'expose à mon tour, le mécanisme secret de la R. P. ?

— Certes. Vous allez voir comme c'est simple.

...Mais, ce jour-là, il était tard, et je renaisais depuis longtemps M. Charles Benoist. Nous convînmes de nous revoir le lendemain. C'est de sa bouche que je fus initié aux clairs mystères de la R. P., qui ne sont mystères que pour ses adversaires, et que je connus en même temps la position parlementaire de la question. Je rapporterai ce nouvel entretien.

Georges Bourdon.

## NOTRE PAGE MUSICALE

Ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui connaissent M. Camille Chevillard que l'éminent chef d'orchestre fut, avant que ses fonctions actuelles l'eussent entièrement absorbé, un compositeur des plus distingués. Ce péché de jeunesse, comme il le dit plaisamment, n'est plus dans sa pensée qu'un souvenir lointain, car il se défend avec une pointe de regret d'avoir... continué.

— Je n'ai plus le temps, hélas ! m'avouait-il l'autre jour, de m'occuper de composition musicale et de persévérer dans une carrière à laquelle je dois pourtant des moments heureux, bien que je n'y aie fait qu'une discrète apparition.

Si discrète qu'elle ait été, — selon sa trop modeste appréciation, — elle a du moins laissé parmi nous des témoignages durables et charmants.

Nous en avons eu dernièrement encore l'agréable surprise en feuilletant des mélodies de lui pleines de chaleur et d'émotion, de grâce tendre et de sincérité. Et nous avons pensé que ces « lieds » méritaient une destinée plus brillante que celle dont la modestie de l'auteur semble se contenter ; nous avons pensé aussi que nos lecteurs seraient heureux de connaître l'une de ces

pages, d'une saveur si délicate, où se découvre la personnalité plus intime du noble artiste à qui nous devons déjà tant de satisfactions musicales d'un autre ordre. Et c'est pourquoi nous publions aujourd'hui *Chemins d'amour*, une exquise mélodie, écrite par M. Chevillard il y a dix ans, inconnue du grand public, et dans laquelle s'affichent, sous une forme infiniment intéressante, son inspiration et sa maîtrise.

René Lara.

## QUELQUES CROIX

COMMANDEUR

M. Silvestre de SACY

Président de Chambre à la Cour des comptes, magistrat des plus distingués. S'est fait remarquer dans tous les grades qu'il a occupés par la correction et la dignité parfaites, la compétence et la conscience qu'il apporte dans l'exercice de ses difficiles fonctions. Les travaux de la seconde Chambre, qu'il préside, sont particulièrement délicats et laborieux, car c'est à elle qu'incombe notamment le jugement des comptes du caissier payeur central et de la Ville de Paris ainsi que de toutes les comptabilités coloniales dont l'importance s'accroît d'une façon continue. M. de Sacy y témoigne d'une expérience consommée et d'un zèle inlassable qui sont fort appréciés.

OFFICIERS

M. TOUCHARD

Secrétaire général du Crédit foncier. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il entra dans l'administration des finances où il fit une partie de sa carrière. Pendant dix ans inspecteur des finances, il abandonna ce poste où il déployait cependant les qualités les plus rares pour entrer à la Compagnie du chemin de fer de l'Etat comme directeur adjoint. Secrétaire général du Crédit foncier depuis 1901, il y a dirigé toutes les grandes opérations d'émissions qui s'y sont faites depuis cette date.

M. Touchard, qui est en même temps qu'un financier éminent un homme de science des plus distingués, a prêté son concours, en 1908, à l'organisation du premier congrès international du froid.

M. ULLMANN

Directeur du Comptoir national d'escompte, où il a fait presque toute sa carrière, puis qu'il y est entré en 1876. Financier d'une habileté consommée, il est aussi le plus aimable des hommes. Nommé sous-directeur en 1892, il devenait dix ans plus tard directeur, puis directeur-administrateur et vice-président-directeur l'an passé, arrivant ainsi au sommet de la hiérarchie par la seule valeur de ses qualités morales et intellectuelles. Sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur a réjoui ses amis.

M. HENRIOT

Ingénieur en chef de première classe des mines. Entra à l'Ecole polytechnique avec le numéro 1, rang qui conserva pendant ses deux années d'étude. Successivement ingénieur ordinaire des mines à Bône, Mézières, Reims. Ingénieur en chef au Mans et à Nancy, puis ingénieur de première classe en résidence à Paris. M. Henriot est chargé depuis 1900 du service de contrôle de l'exploitation technique du réseau du Nord. S'est depuis longtemps spécialisé dans les questions d'exploitation technique des chemins de fer et a obtenu de brillants résultats.

M. MODELSKI

Ingénieur en chef de 1<sup>re</sup> classe des ponts et chaussées. Soixante et un ans d'âge et quarante et un ans de services. Successivement ingénieur ordinaire à Villefranche-de-Rouergue, Niort, Ingénieur en chef à Tours, puis à La Rochelle. D'abord chargé uniquement du service ordinaire de la Charente-Inférieure, il a joint à ces attributions, en 1900, le service maritime, et en 1905 le service vicinal. D'une rare compétence, il est particulièrement estimé et a su conquérir dans la ville où il exerce depuis longtemps ses délicates fonctions la sympathie et l'affection de tous.

CHEVALIERS

M. POUSSIQUE

Ingénieur, directeur de la Société des Houillères de Ronchamp. Successivement ingénieur des mines de la Roche-Molière, aux établissements du Creuzot, à la Compagnie d'Anzin, directeur de la Société minière et métallurgique de Belmez. Dirige depuis 1891 les houillères de Ronchamp.

M. Poussique a creusé et aménagé le premier siège d'exploitation des mines à 1.000 mètres de profondeur. Il est l'inventeur d'un appareil destiné à faire les analyses d'atmosphère des chantiers souterrains au point de vue de leur teneur en grisou et de leur degré de sécurité.

Signe particulier : est titulaire d'une médaille pour avoir, en 1881, accompli le sauvetage de quatre mineurs à une profondeur de 900 mètres dans le puits n° 1 de la Roche (Loire). Esprit des plus distingués, caractère des plus énergiques, M. Poussique méritait à tous égards, après vingt-neuf ans de pratique industrielle, la distinction dont il a été l'objet.

M. REBUFFEL

Ingénieur ordinaire de 1<sup>re</sup> classe des ponts et chaussées, en congé à Marseille. A fait la plus grande partie de sa carrière à l'étranger, où il a dirigé des travaux très importants. Il a surveillé l'assainissement de Sofia, créé et mis en exploitation la distribution d'éclairage et d'énergie électrique de cette ville. A construit l'aqueduc d'alimentation de Tunis en eau potable, les formes de radoub de l'arsenal de Sidi-Abdallah, percé un tunnel en Suisse. L'ensemble des travaux auxquels il a procédé représente une somme totale de 24.500.000 francs. C'est un joli denier et tous les ingénieurs ne peuvent pas se vanter d'un pareil bilan.

M. THOMASSOT

Une croix de chevalier de la Légion d'honneur qui fera plaisir à tous les grands entrepreneurs de Paris, car elle récompense une vie d'une activité peu commune. M. Thomassot n'est pas seulement à la tête d'une des plus importantes maisons de plomberie, c'est en outre un constructeur acharné qui a transformé certains quartiers de Paris de façon la plus heureuse, la plus utile et la plus artistique. Les maisons qu'on dit à son goût sont de plus jolies de Paris : il y en a rue Magdebourg, avenue Hoche, boulevard de Courcelles, boulevard des Batignolles, rue Pelouze, et les concours d'architecture de la Ville de Paris en ont primés plusieurs avec raison. On aurait pu, d'après les témoignages des mieux renseignés, le récompenser sans attendre que le jour de sa mort. Mais M. Thomassot, qui est aussi comme le plus obligé des propriétaires : il a poussé le confort aimable jusqu'à installer dans ses immeubles des ascenseurs pour le personnel domestique.

A Marseille, où M. Eugène Thomassot est aussi avantageusement connu, il a pris une part considérable aux travaux de l'Exposition d'électricité et de l'Exposition coloniale de ces trois dernières années.

M. PICARD

Ingénieur en chef de 2<sup>e</sup> classe des ponts et chaussées. Chargé, à la résidence de Dijon, du deuxième arrondissement de la voie de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Trente-deux ans de services.

Après avoir rempli le poste d'ingénieur ordinaire à Honfleur, est entré en 1888 à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qu'il n'a plus quittée. M. Picard, qui est un ingénieur des plus remarquables a dirigé d'im-

portants travaux, notamment ceux de l'agrandissement de la gare de Dijon, qui sont effectués sans que la marche des trains fut une minute entravée, et cela à la grande admiration des voyageurs, qui savent combien ces lignes sont vivantes.

Auguste Avril.

## UNE RETRAITE

Les journaux suisses annoncent que M. Edouard Tallichet, qui dirige depuis plus de quarante ans la *Bibliothèque universelle*, va se retirer, et qu'un comité se constitue pour reprendre la suite de cette publication. Elle est, en quelque sorte, une institution nationale : tous les écrivains marquants de la Suisse française y ont collaboré, et elle a ouvert ses colonnes à bien des écrivains français, dont Mme Arvède Barine fut l'un des plus assidus et des plus éminents.

M. Edouard Tallichet avait su donner à sa revue l'impression de son caractère solide, indépendant et loyal, au cours d'une longue carrière qui ne fut pas exempte de difficultés. Il avait ce mérite, assez rare dans un temps où l'on s'abrite volontiers derrière son groupe ou son parti, d'observer les choses avec ses propres yeux et de les juger avec le plus complet désintéressement ; c'est ainsi qu'il lui est arrivé de mécontenter sur certaines questions ceux de ses lecteurs qu'il avait satisfaits sur d'autres ; car il estimait qu'un publiciste doit guider l'opinion, non la suivre, et il allait droit son chemin, sans la moindre crainte de froisser ou de perdre ses abonnés, s'il se croyait dans la vérité.

M. Edouard Tallichet ne se bornait pas à diriger sa revue : il y donnait aussi de remarquables chroniques politiques. Toutes ont été consacrées à défendre l'honnêteté des relations internationales et celle des moyens de gouvernement. Sa campagne contre la politique bismarckienne est restée fameuse : il la soutint avec une verve, une ardeur, un esprit de suite qui lui valurent beaucoup d'attaques, mais aussi beaucoup d'approbations. En lui, l'écrivain se trouvait en complète harmonie avec le directeur, et demeurait hanté des mêmes préoccupations : de là l'unité de son périodique, que sa pensée animait.

On lui a parfois reproché trop de timidité dans le choix des ouvrages d'imagination qu'il offrait à ses lecteurs ; et pour ma part, j'ai souvent regretté qu'il n'habitât pas son public à plus de vérité, à moins d'atténuations dans la peinture de la vie. Mais, sur ce point, il avait des convictions irréductibles : il redoutait tout ce qui pouvait éveiller une mauvaise pensée, susciter un sentiment douloureux. Et quelles qu'aient été les oscillations de la mode, il est resté jusqu'au bout fidèle à ce principe.

Je ne sais si les successeurs de M. Tallichet poursuivront son œuvre dans le même esprit, ou s'ils chercheront à y introduire plus de liberté ou de hardiesse. Ce qui est certain, c'est que personne ne pourra jamais apporter plus de courage et de franchise dans la direction d'une importante revue. M. Tallichet n'a pas dû se décider sans souffrance à une retraite que lui conseillait son grand âge, malgré qu'il soutienne vaillamment le poids de ses quatre-vingts ans. Il a la certitude d'y emporter l'estime, les regrets et la respectueuse affection de tous ceux qui ont travaillé avec lui ; à celle aussi d'avoir vaillamment creusé son sillon.

Ed. Rod.

## Contre la fraude alimentaire

LA « CROIX-BLANCHE » A PARIS

Lorsque à Genève, en septembre dernier, s'assembla sous les auspices de la Société de la Croix-Blanche le premier congrès international organisé contre la fraude alimentaire, il fut décidé que ce congrès serait suivi de trois autres, on serait continué méthodiquement, d'année en année, l'œuvre à l'inauguration de laquelle nous conviaient les Genevois.

Le congrès de Genève avait borné son programme à ceci : définir l'aliment pur.

Au congrès de 1909 devait être posée la question suivante : Elant donné l'aliment pur, et si l'on reconnaît, d'autre part, qu'à la préparation ou à la conservation de ce produit certaines manipulations sont nécessaires, quelles seront ces manipulations et quelles soient tolérées ?

Au troisième congrès — celui de 1910 — devait incomber la tâche de fixer les meilleures méthodes d'analyse, et surtout d'établir une indispensable unité, de pays à pays, dans les procédés de travail.

Le quatrième congrès sera tenu en 1911. Il marquera l'achèvement de l'œuvre, et aura pour objet d'en établir la législation.

Ce quatrième congrès sera donc uniquement un congrès de légistes ; et celui de l'année prochaine un congrès de chimistes, — tout comme celui de l'an dernier fut, à Genève, uniquement un congrès de producteurs.

Celui de cette année présentera, au contraire, ce caractère particulier d'être un congrès mixte où producteurs et hygiénistes se donneront rendez-vous.

Il se tiendra à Paris, probablement en octobre prochain ; et dès maintenant on s'occupe de l'organiser.

Le comité d'organisation du congrès de Paris a deux tâches à remplir : il devra, d'accord avec le bureau de la Croix-Blanche, préparer la réception des délégations étrangères qui nous feront visite, au cours de l'automne prochain ; et il devra préparer aussi la participation de la science et de l'industrie française aux travaux du congrès. C'est même là l'essentiel de sa besogne. Aussi, dès hier, le comité (recruté parmi les membres les plus notoires de la délégation française envoyée à Genève il y a cinq mois) convoquait au Collège de France les

adhérents français du précédent congrès, pour s'entendre avec eux sur les conditions générales de cette participation.

La séance, tenue dans l'amphithéâtre de médecine, et à laquelle prirent part plus de trois cents personnes, était présidée par M. le docteur Borda, qui fut un des promoteurs les plus dévoués, on s'en souvient, de l'œuvre de la Croix-Blanche. A côté de lui, M. Roux, chef du service de la répression des fraudes au ministère de l'Agriculture, avait pris place. M. Roux nous a expliqué en quoi consisterait au juste le congrès prochain et de quelle façon il avait paru bon de l'organiser.

Il sera formé de deux sections principales : la section commerciale et la section d'hygiène. Voyons, sur un exemple pris au hasard, celui du Vin, comment on y travaillera.

Le congrès de Genève avait défini le vin : le produit de la fermentation du jus de raisin frais. Cela, c'est l'aliment pur.

Mais le vin, pour devenir un produit marchand, qu'on puisse conserver et transporter, réclame l'adjonction de certains produits chimiques. Les hommes du métier nous diront quels sont ces produits et dans quelles proportions il leur paraît nécessaire de les mélanger avec le vin pour que ce vin acquière sa pleine valeur marchande, — sans cesser pour cela de devoir être considéré comme pur.

Et c'est alors que les hygiénistes interviendront. Ils examineront le mélange proposé, et nous diront, eux, s'ils le considèrent comme inoffensif ou comme dangereux ; et s'il leur paraît dangereux, dans quelles conditions il pourrait, à leur avis, cesser de l'être. Ces discussions de la section d'hygiène ne seront point secrètes. Les congressistes commerçants auront le droit d'y assister, de répliquer aux objections des hommes de science ; de se défendre, en un mot. Et, sans doute, ce congrès de Paris va être le théâtre de vraies batailles ! On ne se battra pas seulement sur les vins ; on se battra sur le lait, sur les beurres, sur les sucres, sur les conserves, — sur tout un peu. Ce sera très intéressant.

Mais aussi quelle sécurité pour tous quand sera établi l'accord sur ce que doit être chimiquement, une fois pour toutes, la chose qu'on mange ou qu'on boit, pour avoir droit à l'étiquette qu'elle porte, — au nom sous lequel on la mange ou on la boit !

La santé publique en sera mieux protégée ; le commerce honnête aura moins à souffrir des concurrences de la fraude ; les rapports économiques internationaux deviendront possibles qu'il, présentement, ne le sont pas. Par exemple, on a vu certains pays prohiber l'importation de tels ou tels vins que l'addition d'un peu d'acide sulfureux rendait suspect aux « hygiénistes » de la douane. Le jour où il sera officiellement et universellement établi qu'un mélange jugé suspect est un mélange inoffensif, il faudra bien pourtant que la douane cède... où quelle avoue sa mauvaise foi.

La séance d'hier s'est terminée par la désignation des nombreux rapporteurs qui, sur cette question des manipulations licites, vont avoir à présenter pour chacun des produits ou groupes de produits dont s'occupera le prochain congrès — les opinions et vœux des intéressés.

Ces rapports seront envoyés à Genève, où les délégations étrangères adresseront également les leurs. Après quoi, ce formidable amas de documents, imprimés par les soins de la Croix-Blanche, ira pleuvrier sur les syndicats alimentaires du monde entier !

Le docteur Borda en avertissait hier ses auditeurs : « Si nous voulons être prêts pour octobre, messieurs, pressons-nous ! »

Emile Bern.

## LA PRESSE DE CE MATIN

LA POLITIQUE

Le Gaulois, sous la signature de M. Arthur Meyer :

Je ne voudrais pas détruire de touchantes illusions. Mais si M. Clemenceau rêve, ayant connu l'année terrible, d'être l'homme de la revanche, comment peut-il croire que c'est avec des Français divins qu'on réussira à obtenir les réparations nécessaires ? Pourquoi a-t-il frappé l'amiral Germinet, se condamnant ainsi à reconnaître le soi-même sa propre faute : « Ah ! là, j'ai eu tort ! », se sent-il déridé.

Est-ce en faisant revivre le système des fiches, en frappant, comme à Lyon, des officiers simplement coupables d'avoir affirmé leur foi religieuse, qu'on rendra à l'armée la confiance et la force morale qui lui sont si nécessaires ?

Qu'une artillerie solide ou une intendance bien organisée ?

Est-ce ainsi qu'il nous rendra notre fierté ? Non, sans doute. Alors quel rêve peut hanter M. Clemenceau ? Faut-il croire certains de ses adversaires qui s'en vont racontant qu'il garde le pouvoir, moins pour sa propre satisfaction que pour « embêter » les gens qui guettent sa succession ?

Dependant la France, sous un maître qui nie l'idéal, titonne, s'émiette, se dissout et se corrompt. On prête à M. Clemenceau ce propos : « C'est bien possible. Comme il est possible aussi qu'il tombe sur un minuscule incident. La Chambre n'est pas incapable de le renverser par distraction. Il est plus que probable cependant que les députés le conserveront pieusement pour assurer leur réélection. N'est-il pas le syndic général des intérêts parlementaires ? »

Si M. Clemenceau préside aux élections de 1910 je ne permets pas de lui offrir un conseil. Souvenez-vous du mot de Gambetta, M. le président, fortifiez l'opposition, soignez votre sonape. C'est peut-être pour vous le meilleur moyen d'écarter le seul démolition qu'il vous reste à accomplir : celle de la République. Je ne la pleurerai pas.

L'Humanité, sous la signature de M. Jaurès :

Le leader socialiste fait un article en faveur du scrutin de liste avec représentation proportionnelle. Il termine ainsi :

M. Clemenceau aura beau tenter pour réduire le nombre des candidats radicaux et mettre un peu d'ordre dans son parti, tous les moyens de candidature officielle, d'intervention gouvernementale et de corruption administrative, il n'y réussira que pour un temps très court ; car le scrutin d'arrondissement aggrave à l'infini les causes internes de dissociation dont le radicalisme est travaillé.

La Petite République :

Notre confrère raconte qu'un cours de la réunion du groupe socialiste unitif, hier, à la Chambre, M. Jules Guesde a déclaré très net que le projet d'impôt sur le revenu de M. Caillaux était une « caricature de réforme » et qu'il était même le prolétariat dans les

ciés industrielles. Pour lui, le parti socialiste ne saurait, sans grave danger, adhérer à cette pure comédie.

M. Jaurès a répondu en faisant valoir les avantages du projet et M. Jules Guesde lui a répondu vivement.

La-dessus M. Vaillant est intervenu et il a proposé dans un ordre du jour de laisser aux membres du groupe toute liberté d'attitude. M. Jules Guesde a demandé, au contraire, qu'au moment du vote le groupe fasse une déclaration pour dégager sa responsabilité.

Sur la question de priorité déclarée en faveur des deux ordres du jour, on a voté. Celui de M. Guesde a obtenu 10 voix, celui de M. Vaillant 40 voix également.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Un individu, nommé Arthur-Désiré Ferger, auteur de nombreux meurtres et cambriolages, vient de s'évader de l'asile de Clermont où il était interné.

Si on ne l'arrêtait pas rapidement, on peut craindre que cet individu, dont la raison ne semble pas si compromise qu'il le laissait paraître, ne mette à exécution les menaces de vengeance proférées par lui contre diverses personnalités du monde judiciaire.

De Rome.

Le ministre de la guerre a autorisé tous les régiments italiens à adopter des orphelins de Messine ou de Reggio. Ces orphelins seront élevés, jusqu'à leur majorité, aux frais des officiers de ces régiments.

Les quatre-vingt-seize régiments d'infanterie et les régiments de bersagliers, d'artillerie et de cavalerie ont répondu à l'appel, chaque régiment adoptant un orphelin.

Le Petit Parisien :

Le seul témoin entendu hier par M. André, M. Blot, a déclaré que les Steinheil étaient presque sans ressources, tandis que Mme Jaurès possédait une fortune appréciable. Mme Steinheil devant hériter d'elle pouvait donc avoir intérêt à sa mort.

Le Petit Journal :

De Saint-Dié.

Un savant lorrain, M. Henri Labrousse, en faisant des recherches dans les archives de l'ancien parlement de Nancy, vient de découvrir une ordonnance authentique du duc Léopold, en date de 1719, réglementant la dime sur les pommes de terre, dans le val de Saint-Dié.

Si l'on se rappelle que l'agriculture naquit en 1737, soit dix-huit ans après, on est bien forcé d'admettre que l'illustre philanthrope ne fut pas le propagateur du précieux tubercule dans notre région, puisqu'il y était tellement répandu à cette époque que les pouvoirs publics en réglementaient la culture.

## Les Retraites ouvrières

L'obligation jusqu'à vingt-trois ans

Dans le problème des retraites ouvrières, deux théories sont en présence. Les uns, partisans de l'absolue liberté, nous disent : Faisons crédit à la mutualité ; elle est à l'œuvre. Les autres, forts du principe de l'obligation, espèrent tout de l'Etat et prenant en pitié les résultats si faibles de l'entreprise mutualiste, décident que les sociétés de secours mutuels doivent renoncer à l'œuvre des retraites. A la vérité, ces théories comportent des atténuations ; les amis de la liberté acceptant qu'elle soit « subsidiaire », comme en Belgique, et les partisans de l'obligation étant conduits à admettre dans leur système le concours de la mutualité. Est-il impossible de faire, de part et d'autre, un pas de plus ? Ne pourrait-on concilier les deux principes en partageant entre eux le domaine que la liberté et l'obligation, que la prévoyance et l'assistance se disputent ? Dans la carrière du travailleur dont on entend assurer la vieillesse, il serait fait deux parts : la première, jusqu'à vingt-trois ans, — c'est-à-dire jusqu'à la sortie du régiment, — serait soumise, pour les versements annuels, à l'obligation ; dans la seconde période, l'homme, rendu à la vie civile, et maître de ses actes, ne relèverait que de sa volonté : libre de continuer l'œuvre de prévoyance ou de l'abandonner ; mais, même dans ce cas, il aurait dès lors acquis un minimum de pension de retraite. Telle est la solution très intéressante que M. Hébrard de Villeneuve, conseiller d'Etat, et l'un des hommes qui connaissent le mieux les questions mutualistes, a proposée à la section des assurances du Musée social, et que les membres de cette section, MM. Audiffred, Cheysson, Siegfried, Millerand, Mabileau, ont confié à son auteur le soin d'exposer dans un rapport, dont la commission du Sénat vient de recevoir communication.

Par quel ensemble de moyens, d'après ce système, le principe de l'obligation est-il mis en œuvre jusqu'à l'âge de vingt-trois ans ?

Il est d'abord et surtout, par la mutualité scolaire, laquelle en serait la clef de voûte. A cet égard, l'obligation pour tous les enfants d'être affiliés à la mutualité scolaire ne ferait pour ainsi dire que consolider un état de choses qui existe déjà dans d'innombrables écoles. On sait quel a été en France le développement de la mutualité scolaire depuis douze ou treize ans. Les *petites Caves*, comme on les appelle, du nom de leur respectable inventeur, constituent dès à présent les cadres et la pépinière de la mutualité pour le service des retraites. Malheureusement, l'école ne retient le jeune mutualiste que jusqu'à treize ans, et ensuite, des années s'écoulent avant qu'il puisse entrer dans les sociétés d'adultes. Jeter le pont entre les deux mutualités est le grand souci de tous ceux qui estiment que, malgré son effort, la mutualité sera misérablement impuissante dans l'œuvre des retraites si elle ne réussit pas à saisir et retenir l'individu dès l'enfance. Pour lui faire traverser cette période intermédiaire et critique, il y a les œuvres complémentaires de l'école, et ces sections de pupilles, que les Sociétés ouvrières ont, comme à Rouen la *Prévoyance mutuelle*. Une autre épreuve non moins périlleuse pour la constance du jeune mutualiste est le recrutement, qui le transplante. Heureusement, depuis quelques années, il y a la mutualité militaire, qui l'encourage et travaille à le maintenir dans la bonne voie jusqu'à sa libération.

Ces moyens d'action, le projet de M. Hébrard de Villeneuve les prend tels qu'ils se présentent pour les mettre au service de l'obligation, de sorte que, changeant peu de chose à la situation de fait qui existe dans des milliers de communes, ce régime de l'obligation ad tempus entrerait sans doute facilement dans les habitudes et ne pèserait pas d'un poids bien lourd sur les intéressés. Par contre, quels avantages ? Pour une collation annuelle de quelques francs, le

jeune homme, muni de son livret individuel, se verrait, à vingt-trois ans, assuré d'une pension d'environ 40 francs, assurée dix francs, à peu près le tiers des classiques trois cent soixante francs, et cela même si renonçait à la mutualité facultative. Mais, très probablement, pour le plus grand nombre, l'éducation serait faite, le pli serait pris ; on serait incité à persévérer dans l'œuvre de prévoyance.

Tel est ce système. Sans doute il ne produirait ses effets que dans l'avenir ; nécessiterait un régime de transaction. Mais il aurait l'avantage d'épargner au budget de l'Etat des millions et de laisser le libre jeu à cette noble vertu morale et sociale : la prévoyance.

E. V.

## M. Clément-Simon

De tous les livres sortis de la plume de M. Clément-Simon, dont le *Figaro* a annoncé la mort avant-hier, c'est, je crois bien, ces *Mémoires de la comtesse de Valon*, que je commentais ici même, voici quelques mois à peine, pour les lecteurs du *Figaro*, qui lui ont acquis le plus de notoriété, mais son œuvre est ailleurs : elle réside dans les multiples opuscules qu'il a écrits de cinquante années de travaux féconds et d'heureuse érudition, il y a à Tulle, à Brive, à Limoges, semant sans compter le grain qui fera plus opulente la moisson d'aujourd'hui.

Magistrat de carrière « démissionné » au lendemain des décrets, il avait concentré toute son activité dans l'amour qu'il portait à sa petite patrie, — ce Limousin, si riche en souvenirs et si peu connu pourtant, où il voyait les routes s'ouvrir comme un commandement d



mat d'Afrique, qu'il avait d'ailleurs chargé de administrer le diocèse dont le vénéral prêtre sera le titulaire désormais.

En conséquence, cette nomination n'apportera aucun changement en Algérie.

Le nouvel archevêque d'Alger est né à Marseille, au diocèse de Carcassonne, le 20 septembre 1859. Il a fait ses premières études au petit séminaire de Saint-Eugène, à quatre kilomètres d'Alger, et tout près de la ses études théologiques, au grand séminaire de Kouba.

Il était curé d'Arzewille — petite et pauvre commune qui ne paraît pas avoir volé son nom — lorsque le cardinal Lavigne l'attacha à sa personne en 1880, comme secrétaire particulier. Il devint un peu plus tard secrétaire général, puis vicaire général de l'archevêché d'Alger.

Le grand cardinal le fit nommer, par décret du 17 février 1881, à l'évêché de Constantine, d'où Mgr Combes fut transféré à Carthage avec le titre de primat d'Afrique à la mort du cardinal Lavigne.

Mgr Combes est un évêque au cœur simple et généreux, de caractère assez indépendant, de son installation à Constantine, à quelq'un qui lui exprimait la crainte de le voir demeurer là sous la tutelle du cardinal Lavigne : « Je lui disais beaucoup, mais, croyez-le bien, je serai le beau coup, moi ».

Si Mgr Combes n'a pas été à Constantine sous la tutelle du cardinal Lavigne, toujours est-il qu'il gouverna plus tard le diocèse de Carthage conformément aux vœux très sages et très patriotiques de son illustre prédécesseur ; on ne saurait faire de son administration un plus bel éloge. « Il y a seize ans », disait Mgr Combes poursuivi sans bruit, « avec une sûreté de vue et une ténacité extraordinaire, l'œuvre admirablement commencée par le cardinal Lavigne : la restauration, sous l'égide de la France, de la grande église de Carthage. Si les catholiques de la mère-patrie étaient moins absorbés par des luttes intestines et souvent stériles, ils comprendraient mieux tout ce que des mains pieuses et filiales accomplissent pour eux de ce côté-ci de la Méditerranée. Ils le reconnaîtront plus tard ».

En devenant archevêque d'Alger, Mgr Combes reste archevêque de Carthage, et le gouvernement spirituel des deux grandes métropoles de notre empire nord-africain, Alger et Tunis, est donc centralisé officiellement, comme autrefois du grand cardinal, entre les mains d'un seul prêtre. A la mort de Lavigne, on avait cru devoir diviser son héritage, comme il fut fait pour celui d'Alexandre. Mais il semble plus conforme à nos grands intérêts nationaux qu'il y ait en Algérie et en Tunisie unité de direction au point de vue religieux, et que cette direction n'échappe pas au primat d'Afrique. Il faut savoir gré au Saint-Siège de l'avoir compris.

Julien de Narfon.

## Nominations.

Par décision de Mgr Amette :

M. l'abbé Geispietz, ancien maître de chapelle de Notre-Dame, est désigné pour remplir les fonctions d'aumônier à la prison de la Santé.

M. l'abbé Maître, ancien vicaire de Saint-Etienne-du-Mont, est nommé chapelain auxiliaire à la basilique du Sacré-Cœur.

M. l'abbé Balazard, vicaire à Fontenay-aux-Roses, est nommé vicaire à Saint-Joseph.

Mgr Amette, chanoine d'honneur de Valence. — Mgr Chesnelong, évêque de Valence, ancien curé de la Madeleine, vient d'offrir à Mgr Amette, archevêque de Paris, le canon d'honneur de sa cathédrale. — J. DE N.

## A L'HOTEL DE VILLE

LES PERCE-NEIGE. — LES AUTOBUS.

LES FRANCHISES MUNICIPALES

La troisième commission municipale n'a pas laissé s'écouler de nombreuses journées sans examiner le rapport élaboré par M. Boroux, directeur du service du nettoiement, sur l'élévation de la neige tombée à Paris le 29 décembre dernier. M. Boroux a été mis sur la sellette ; mais M. de Pontich, se référant à cette fois dans ses attributions de directeur administratif, n'a pas accompagné son collègue, directeur technique du service, devant la commission. Cette dernière a trouvé que les termes du rapport étaient quelque peu ironiques et a estimé, tout au moins, exagérée, la dépense de 50.000 francs, étant donné surtout la lenteur avec laquelle on avait procédé à l'enlèvement des neiges.

Elle a marqué son mécontentement en décidant qu'elle n'accorderait qu'une somme de 250.000 francs ou de 300.000 francs sur la réserve du budget de 1909. Le préfet a trouvé dans les crédits ordinaires de 1908 une somme de 488.000 francs. Il lui faudra donc encore économiser sur les crédits dont on a doté les services pour l'année 1909, une somme de 100.000 francs ou de 150.000 francs, selon que le Conseil municipal, sur les conclusions de M. Paul Escudier qui a été chargé du rapport, accordera sur la réserve 300.000 francs ou seulement 250.000 francs, à l'effet de régler une partie des dépenses faites par l'administration.

Le rapport de M. Duval-Arnould sur la réorganisation des services d'omnibus a été distribué hier. Ce rapport, établi avec méthode, servira de base pour la discussion qui va s'engager devant le Conseil municipal.

Nous rappelons que les nouveaux tarifs proposés par le rapporteur, au nom de la commission, sont de 10 à 15 centimes suivant la classe, pour une section, et de 15 à 25 centimes pour deux sections ou pour tout le parcours d'une ligne.

M. Duval-Arnould, après avoir posé en principe que l'exploitation future devra être une exploitation au moyen de voitures « automobiles », laisse entendre que le type actuel devra être abandonné.

« Vous savez, dit-il, quelles plaintes trop justifiées soulèvent ces véhicules bruyants et malodorants, qui font voler la poussière quand il fait sec et quand il pleut, projettent de la boue sur les trottoirs. La trépidation est insupportable quand la voie publique est pavée en grès ».

M. Duval-Arnould explique que l'industrie française arrivera certainement à établir le moteur robuste, simple et inodore, les transmissions silencieuses, les suspensions confortables, les roues solides et élastiques, les bandages résistants, qui constitueront l'auto-bus idéal.

Le président du Conseil a reçu hier le président du Conseil municipal, M. Chérioux, et les membres du bureau, qu'accompagnait MM. Paul Strauss, sénateur, et Cossard, député.

La délégation de la commission des Droits de Paris a remis à M. Clemenceau un mé-

moire relatif à l'organisation municipale de Paris.

M. Clemenceau a déclaré qu'il allait nommer une commission qui chargera d'examiner le mémoire. Le ministre est d'avis qu'il y a lieu de fortifier le pouvoir de contrôle du conseil municipal, mais qu'on ne saurait porter atteinte aux attributions exécutives du préfet de la Seine.

Janville.

## LA JOURNÉE

Obèques: Mme veuve Lecocq née Schindler (Saint-Honoré d'Eylau, midi).

Assemblée générale: L'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs (Musée social, 5, rue Las-Cases, quatre heures). — « La Société des petits fabricants et inventeurs français » : renouvellement du bureau (mairie du quatrième arrondissement, huit heures et demie).

Exposition: La Société des peintres du Paris moderne, vernissage (Grand Palais, avenue d'Antin, deux heures).

La bienfaisance: Matinée au bénéfice de l'hôpital Clémentine à Sofia, sous la présidence de la légation de Bulgarie (théâtre Femina, trois heures).

Cours et conférences: A l'Institut catholique, 19, rue d'Assas: M. Briot: « Biologie générale » (cinq heures). — M. Gautherot: « La France à la veille de la Révolution » (cinq heures et quart).

A l'Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne: M. Diehl: « Les Peintres de l'école de Sienne » (quatre heures et quart). — M. Yann Morvan Goblet: « La Renaissance celtique contemporaine » (cinq heures et demie). — M. A. Wilm: « La Question de la peine de mort » (cinq heures et demie).

Un Collège libre des sciences sociales, 23, rue Serpente: M. Broda: « Les Peuples et leur Contribution au progrès » (quatre heures et demie). — M. Lagardelle: « La Révolution et le Socialisme » (cinq heures et demie).

M. Charles Hébert: « Louis XVII et Naundorff » (théâtre des Capucines, quatre heures et demie). — Le docteur Paul Farez: « La Psychologie de l'alimentation » (Ecole de psychologie, 69, rue Saint-André-des-Arts). — M. Abel Lefranc: « La Vie et les Œuvres de Molière depuis M. de Pourcvaugne » (Collège de France, deux heures trois quarts).

M. le commandant Renard: « L'aviation » (théâtre des Capucines, quatre heures et demie). — M. Charles-Roux: « Marines américaine et japonaise » (Ligue maritime française, 39, boulevard des Capucines, cinq heures). — M. Marage: « La Voix parlée et chantée » (Sorbonne, amphithéâtre de psychologie, cinq heures et demie). — M. Robert Banel: « L'Italie une, notre sœur retrouvée » (157, faubourg Saint-Antoine, huit heures et demie).

Banquets: La réunion hippique militaire, banquet annuel à l'occasion de la remise des prix aux officiers classés en 1908 dans les concours de la Société (Cercle militaire, sept heures). — Le Roussillon à Paris, banquet annuel, suivi de bal (restaurant de la Terrasse, 74, avenue de la Grande-Armée, huit heures).

Ball: De l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole centrale, au profit de sa caisse de secours.

## Informations

Procès-verbal. — On nous communique ce procès-verbal :

A la suite d'une altercation entre M. Charles Méré, secrétaire général du théâtre Mévisto, et M. Yves Mirande, auteur dramatique, M. Charles Méré a envoyé ses témoins, MM. Rouzier-Dorville et M. Mirande, pour lui demander une rétractation ou une réparation par les armes.

M. Mirande a constitué pour le représenter, MM. Henry Cœur et Maurice de la Roche. Les quatre témoins se sont réunis le 5 février 1909, à onze heures du matin. Des explications échangées, il résulte que M. Mirande, ayant cru voir chez Méré, dans son acte, des déclarations de M. Méré, s'est laissé aller à des paroles offensantes. Ces paroles, il les regrette et les retire.

En conséquence, les quatre témoins déclarent l'incident clos.

A Normale. — Le nombre des élèves à admettre à l'Ecole normale supérieure à la suite du concours 1909 est fixé à 57, dont 35 pour la section des lettres et 22 pour la section des sciences.

Conférence. — Notre collaborateur Georges Cain a fait hier à l'Ecole normale des instituteurs, boulevard des Batignolles, une conférence sur le « Vieux Paris ». L'assistance était considérable et l'orateur a remporté le plus vif succès.

Bal. — Le Président de la République a reçu M. de M. Schwob, président, MM. Amiel, Guillemain, Legrand, Lesne, Machard, Menetrier, membres du comité de l'Association des anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, qui venaient l'inviter au prochain bal de l'association, donné au profit des sinistrés d'Italie.

M. le Président de la République a laissé entendre qu'il assisterait à cette fête, qui aura lieu dans les salons du ministère des colonies, le 24 avril prochain.

Le vrai portrait de Marie Leczinska, par Nattier. — Par suite d'une entente entre le conservateur du musée de Versailles et le président de la Société des Amis de Versailles, les membres de ce groupement artistique auront le privilège de voir les premiers, lundi prochain 8 février, dans l'après-midi, le portrait de Marie Leczinska, par Nattier, récemment découvert, et qui vient d'être mis en place dans une des salles du rez-de-chaussée du Palais.

Ce sera comme un élégant et très original vernissage.

## AFFAIRES MILITAIRES

Saint-Cyr. — Le nombre des élèves à admettre à l'Ecole spéciale militaire et à l'Ecole militaire d'infanterie à la suite du concours de 1909 est fixé ainsi qu'il suit, savoir : l'Ecole spéciale militaire, 230 élèves, dont : infanterie métropolitaine, 135 ; infanterie coloniale, 25 ; cavalerie, 60. Total égal : 230.

2° Ecole militaire d'infanterie : 160 élèves, dont : infanterie métropolitaine, 135 ; infanterie coloniale, 25. Total égal : 160.

Toutefois, le ministre de la guerre se réserve la faculté de réduire le nombre des admissions dans les deux écoles si la moyenne des examens était jugée insuffisante, ou de l'augmenter par des listes supplémentaires si des circonstances exceptionnelles causaient dans les cadres des déficits imprévus.

Un nouveau projectile. — Un inventeur roumain, M. Sava Rogosea, a fait avant-hier à Pantin une assez curieuse expérience de tir. M. Rogosea employant la poudre ordinaire de chasse, toute l'originalité de son invention réside dans la forme de son projectile.

Celui-ci est un obus cylindro-cônel, prolongé à l'arrière par un tube d'égal diamètre. Ce tube coiffe une gorgueuse métallique qui contient la charge de poudre, et le tout, gorgueuse et projectile, est introduit dans l'âme de la bouche à feu comme le sont les obus de notre matériel d'artillerie actuel. Au moment de l'explosion de la charge, la masse de gaz provenant de la déflagration de la poudre, au lieu de se perdre à la sortie de la

pièce, s'est emmagasinée dans le tube arrière de l'obus et agit alors à la façon de la charge d'une fusée. Le principe de l'invention est donc une plus parfaite utilisation de la détente de la masse gazeuse de l'explosif. Cet avantage permet de lancer les projectiles avec une charge de poudre extrêmement réduite. Une première expérience portait sur un projectile de 95 grammes qui fut lancé à 200 mètres avec une charge d'un demi gramme de poudre.

Une autre permit de constater qu'un projectile de 250 grammes, lancé avec 3 grammes de poudre, traversait à 25 mètres une cible en bois de 10 centimètres d'épaisseur. On remarqua en outre que la fumée était presque complètement supprimée. De nouveaux travaux semblent nécessaires pour qu'il soit permis de se prononcer sur le résultat pratique à tirer de cette invention.

La conscription en Algérie. — Le projet Messimy sur l'application de la conscription aux indigènes musulmans en Algérie avait soulevé, entre autres objections, celle de la difficulté de l'exécution de cette loi. L'établissement des listes de recrutement fait actuellement dans nos départements africains prouve que cette crainte était légitime.

Une grande proportion d'indigènes âgés de dix-huit à vingt ans, portés sur les listes de l'état civil, sont absents et introuvables. A Alger, sur 617 jeunes gens susceptibles d'être appelés, 445 manquaient à l'appel, leur résidence étant inconnue.

Si le projet Messimy était voté par le Parlement, on ne prévoit qu'une partie du 19<sup>e</sup> corps serait mobilisé pour rechercher les conscrits récalcitrants.

## LES COLONIES

La destruction des pirates du Yen-Thé

On télégraphie de Saigon le 5 février :

Une panique générale a dispersé les bandes du De-Tham qui se trouvent sans ressources.

Un chef pirate chinois aurait été tué. Des ouvrages de défense importants, élevés dans la forêt, ont fait le résultat rapide et heureux des opérations engagées vigoureusement et réalisées avec les seuls effectifs indigènes, on a retentissement salutaire au Tonkin.

La population est satisfaite. Un interprète du De-Tham a été capturé. Il était porteur de papiers intéressants.

Nous avons eu un sergent de tirailleurs, Ange Guerini, et deux indigènes tués.

### La mort de M. Bonhoure

On télégraphie de Saigon, le 5 février :

M. Klobukowski, gouverneur général, est arrivé à Saigon. Il a contrôlé l'enquête au sujet de la mort de M. Bonhoure, enquête concluant avec certitude au suicide.

Tous les papiers du défunt ont été expédiés en France.

## Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA SEINE : Le drame de la rue de la Pépinière.

La monotone même des réponses de Renard, sans cesse répétées, toujours identiques, a fait l'intérêt de cette seconde audience. Nous avons entendu Courtois, avec des mots choisis, en style un peu fleuri, faire le récit du crime, et Renard, à chaque accusation, répéter : « Vous mentez ! » On ne peut de midi à sept heures du soir entendre un accusé clamer son innocence sans finir par être étreint d'un doute poignant. Il manque de vie, de souffrance, de chaleur, ce Renard, c'est entendu. Il n'a pas ce que les orateurs anciens appelaient le *pectus*. Il n'est pas mélodramatique du tout, ne cherche pas les effets. Lorsqu'il parle de ses cheveux blancs, de ses enfants ou de son vieux père, il n'a pas l'air ému et n'entraîne pas l'émotion chez ceux qui l'écoulent. Mais ce reproche de froideur qu'on pourrait faire à un acteur, a-t-on bien le droit de le faire à un accusé ? Nous prenons trop l'habitude de juger un procès d'assises comme une pièce de théâtre. Certes, c'est une tranchée de vie qui se déroule devant le jury, et une des plus douloureuses parce qu'elle est toujours vraie ; mais, malgré les lognettes bragues, les chapeaux élégants des jolies femmes, une Cour d'assises n'est ni un cirque ni un théâtre. Nous voudrions trop, en ces accusés qui ont passé de longs mois en prison, qui ne sont pas la pour déchaîner des applaudissements, qui n'ont pas l'habitude du public, voir des rôles tenus par de grands artistes et trouver au banc des accusés des Lesurques joués par Paulin-Ménier.

La Cour d'assises est plus simple, ce n'est que la vie, et on y joue sa tête. Certes, Renard est froid. J'entendais quelqu'un dire : « Un innocent serait plus ému. A sa place, je trouverais d'autres mots. Je dirais quelque chose... » Méfions-nous de pareilles impressions, ce sont celles qui entraînent les erreurs judiciaires. Et pourtant nous sommes obligés de nous en servir.

Si Renard n'eût point accusé Courtois d'écouler. Lui non plus ne vibre pas. C'est sans émotion qu'il fera le récit de son crime, d'une voix très lente, avec son lourd accent franc-comtois. Naturellement, il fait dans ce récit jouer le premier rôle à Renard, essayant de se faire tout petit, tout humble et de disparaître. Lorsqu'il aura fini de raconter le drame du 6 juin, il se contentera de dire : « Je regrette », du ton larmoyant d'un enfant qui dirait : « Pardonnez-moi, je ne recommencerais plus. » Devons-nous le croire parce qu'il est un enfant ? A cet âge on ne ment point. Courtois a dix-sept ans, dit l'accusation. Mais lorsqu'à dix-sept ans on vole et on tue, n'est-on pas capable de mentir ? C'est là tout le problème posé aux jurés. A une question de M. Lagasse, défenseur de Renard, M. l'avocat-général Rambaud répliquait : « Courtois n'est peut-être pas complètement gangrené ? A dix-sept ans, au bout de deux mois de service chez M. Remy, Courtois, joueur, débouché, de son propre aveu, volait et tuait son maître. Que faut-il de plus à M. l'avocat-général pour n'être pas un mal-faiteur complet ?

Admettons l'interrogatoire. M. le président Bomboy, dont il faut reconnaître et louer l'entière impartialité, parle du passé de Courtois. Courtois est né à Besançon. Il travailla d'abord chez son oncle, M. Wagner, fabricant d'eaux gazeuses. Son oncle, trouvant qu'il fréquentait par trop les cafés de Besançon, l'envoya à Paris où il se plaça comme garçon de café, avant d'être valet de chambre dans une pension de famille,

rue Pergolèse, et d'entrer chez M. Remy au mois d'avril 1908, où il gagnait 50 francs par mois sans le vin.

— Vous étiez, dit le président, l'objet d'une bienveillance particulière de la part de Renard ? Vous aviez en enfant gâté ? Renard proteste. — Pas du tout. C'est Courtois qui affirme cela. Mes cheveux ont blanchi en prison en pensant à mes enfants. C'est un monstre ! un menteur !

Et avec calme, de sa voix lente un peu doucereuse, qui semble chercher les mots, sans hésiter pourtant, Courtois répond :

— Renard, vous êtes venu à la Cour d'assises parce que vous avez bien voulu m'y conduire.

Cette fois, le duel est engagé, et il durera jusqu'à la fin de l'audience :

— Vous êtes le dernier des misérables ! s'écrie Renard. Vous, entré depuis deux mois chez M. Remy, bon pour vous, vous l'avez frappé dans son lit !

— Non, dit Courtois. J'aurais volé et non pas tué.

C'est ce que dit l'acte d'accusation. Et avec un sanglot étranglé dans la voix : « Menteur ! menteur ! » s'écrie Renard.

Il ne trouvera pas d'autres mots. Mais que répondre en effet ? C'est à l'accusation de montrer la véracité des affirmations de Courtois.

Sans une hésitation, Courtois fera le récit du crime, d'une voix un peu assombrie qui semble une mélodie traitant. Il s'exprime bien, il a des mots élégants et recherchés. Pour dire que M. Remy l'a mordu à la main, il parlera de « la morsure de l'annulaire », et dira « le torchon ensanglanté » pour désigner la serviette qu'il appliqua sur la bouche de M. Remy pour étouffer ses cris. Il choisit avec soin les temps de ses verbes, affectionne le passé défini et dira toujours : « Je fis, je vis, je descendis l'escalier, nous montâmes. »

Le récit de son crime est identique à celui de l'acte d'accusation ; les mêmes mots, les mêmes expressions. L'aurait-il appris par cœur, ou bien l'acte d'accusation aurait-il simplement copié les déclarations de Courtois à l'instruction ? En tout cas, Courtois semble réciter une leçon bien apprise en racontant que Renard lui a proposé de voler M. Remy, venant à bout de ses hésitations.

— Mais lorsque vous avez vu Renard entrer dans votre chambre un couteau à la main, lui dit le président, vous ne pouvez plus croire au vol, mais bien à l'assassinat.

Courtois, si net dans les récits qu'il fait tout d'une haleine, hésite un peu devant une question précise :

— Vous pensiez à l'assassinat possible ?

— C'est ce que j'ai pensé.

— Pourquoi avez-vous pris une serviette ?

— Sur l'ordre de Renard, simplement, sans me rendre compte de ce que je faisais.

Et avec une extraordinaire impassibilité il conte l'assassinat. Pour un peu, il l'aurait regardé en simple spectateur. Il a beau dire : « Je mis une serviette sur la bouche de M. Remy, j'étouffai ses cris sous l'oreiller », il paraît ne pas s'attacher d'importance à ces détails ; sa voix assourdie paraît lointaine, elle ne reprend de la force que pour accuser Renard : « Pendant ce temps, je voyais le bras de Renard se lever et s'abaisser ; il frappait. »

— Mais c'est toujours la même chose. Il ment ! s'écrie Renard.

Et regardant Courtois bien en face, d'un ton de pitié.

— Vous ne savez même pas, mon pauvre garçon, ce que vous voulez dire. Quel malheur !

Le crime a-t-il été nécessairement commis par deux personnes ? L'accusation le prétend : M. Remy aurait eu, s'il n'y avait eu qu'un agresseur, la force d'appuyer sur la main de Courtois, électrique et d'appeler la lumière électrique, et les premiers coups de couteau furent portés alors qu'il était encore couché, ils ont perforé le malet. Le docteur Vibert, qui on entendra à la fin de l'audience, viendra déclarer que sur les draps ensanglantés il a relevé les empreintes des doigts de Courtois, qu'il n'a pas remarqué celles des mains de Renard et que rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu deux meurtriers.

Les défenseurs de Renard marquent un point. Ils en marqueront d'autres. Il y avait contre Renard une charge qui semblait assez grave : Les trois verres placés à l'office pour faire croire à un assassinat commis par des cambrioleurs, avaient été rincés par l'ordre de Renard, malgré l'accusation, l'ordre formel du commissaire de police. Or cet ordre n'avait point été donné. M. Daltroff l'a avoué.

— Je n'ai pas donné d'ordre formel, dit le commissaire lorsqu'il vint déposer. J'ai simplement dit : « Laissez les verres là. » Et, ajoute Renard, j'ai mal compris. J'ai cru que le commissaire n'y attachait pas d'importance.

Il semble d'ailleurs que le matin où l'on découvrit le crime, il y ait eu dans l'hôtel de la rue de la Pépinière un affolement, bien légitime du reste. On hésitait à déclarer que M. Remy eût été assassiné. Les médecins appelés n'avaient pas voulu examiner complètement le cadavre. M. Remy portait dans le dos des coups de couteau mortels ; la personne ne songea à retourner le cadavre, ni les médecins ni même le commissaire. On fit des hypothèses diverses, mais on ne toucha pas au corps. Dans les campagnes, on la superstition de ne pas dépendre le pendu ; on va d'abord chercher les genedarmes. Ici, on fit un peu la même chose en attendant le médecin légiste.

Nous avons entendu les médecins appelés pour constater le décès de M. Remy. M. le docteur Deny ne crut pas à une mort naturelle.

— Renard me demanda : « Est-ce une congestion ? » Je haussai les épaules en disant non. Voyant les tirails de M. Remy ouverts, j'ai dit : « M. Remy a mis ordre à ses papiers avant de... » Je n'en ai pas dit plus, mais j'ai ajouté : « Avez-vous cherché le revolver ? » C'était au médecin de la famille à déterminer les causes de la mort.

N'étant pas le médecin de la famille, M. le docteur Deny n'osa pas en dire davantage. Il croyait à un suicide.

Ils furent trois médecins appelés auprès de M. Remy. Aucun ne voulut rien affirmer.

— J'ai dit de ne pas toucher au cadavre ; je désirais la venue du docteur Brocq, nous répétait le docteur Vaillon.

— Que croyiez-vous donc ? lui demanda le président. Croyiez-vous à une mort violente ? — Non, pas d'une façon précise. Je croyais à une mort naturelle, à un accident, à un assassinat ou à un suicide.

On se regarde un peu étonné. M. le docteur Vaillon explique ce qu'il a voulu dire : il ne croyait pas à une mort par suite de maladie, mais à une congestion ou à une mort violente. D'ailleurs il n'avait pas fait l'examen du cadavre.

M. le docteur Brocq non plus. Et il est venu, un peu irrité, nous dire que l'acte d'accusation avait singulièrement dénaturé les paroles qu'il avait pu prononcer devant le corps de M. Remy.

— M. Brocq, disait M. Daltroff à la barre des témoins, a affirmé que M. Remy était mort de congestion et a ajouté : « Cela de mon côté ». Voyez les tirails ouverts. M. Brocq répétait : « C'est dans un accès de colère que M. Remy a bouleversé ses papiers. »

Ainsi présentée, la consultation médicale devant le cadavre avait quelque chose de plaisant. M. Brocq, le très distingué médecin de l'hôpital Saint-Louis, n'a nullement joué le rôle de détective amateur, tel que le rapportait l'acte d'accusation. Lorsque M. le docteur Brocq a examiné le corps de M. Remy, aucune blessure n'était visible, et il ne se livra pas à l'examen complet du cadavre, — pas plus du reste que le commissaire de police dont c'était peut-être le rôle.

— Je n'ai pas conclu à une mort naturelle, nous disait le docteur Brocq. J'ai fait des hypothèses. Écartant le suicide, j'ai dit que l'hémorragie était possible. J'ai même envisagé l'hypothèse du cambriolage. Mais M. Daltroff me disait qu'elle était impossible. Je n'ai pas dit les absurdités que rapporte l'acte d'accusation, et ce fut pour moi une profonde douleur de voir que l'on avait ainsi dénaturé mes paroles.

Un fait est certain. De huit heures du matin jusqu'à l'arrivée du médecin légiste, on hésita à déclarer le genre de mort de M. Remy. L'accusation reproche à Renard de ne pas avoir été lui-même fixé et d'avoir tantôt parlé de congestion, tantôt d'assassinat. Mais commissaire de police et médecins n'ont pas fait autre chose. « Nous faisons des hypothèses », répétait hier le docteur Brocq. C'est une charge nouvelle contre Renard qui semble s'évanouir.

Et lui, devant les dépositions de témoins qui peuvent lui servir comme devant les affirmations précises de Courtois, il garde la même impassibilité et le même calme.

Jamais un mouvement, jamais un geste ; il semble au banc des accusés une figure de cire immobile.

— Je suis furieux, Renard, de vous interroger encore, lui dit le président pour s'excuser de la fatigue qu'il impose à l'accusé.

Et du ton dont il devait répondre à M. Remy en lui disant : « Le dîner sera prêt pour sept heures et demie exactement », respectueusement en s'inclinant : « Mais, monsieur le président, je suis tout à votre disposition. »

Pas un muscle ne tressaille sur ce visage, même pas lorsque Renard s'adresse à Courtois. Pourtant Renard le regarde en face, et fréquemment Courtois baisse la tête. Sans lever les yeux vers le maître d'hôtel, le jeune valet résume d'une phrase tout son interrogatoire, mais en assombrissant sa voix, sans colère comme sans émotion :

— J'ai dit la vérité, je le jure. Je me rends compte de la situation de Renard. Il est père, il a des enfants. Si on accusait mon père innocent, je deviendrais fou. — Vous êtes un menteur ! un menteur ! et le dernier des misérables et des assassins !

Des affirmations, des dénégations, voilà le résumé de cette seconde audience. L'accusation n'a pas gagné un pas sur Renard. Nous avons vu les deux accusés face à face, et ni chez l'un ni chez l'autre nous n'avons senti cet élan, cette émotion qui donnent de la sincérité à la parole. Mais encore une fois ce n'est pas de ce duel que devait jaillir la lumière. Il faudrait d'autres charges que les déclarations d'un accusé.

A l'heure actuelle on ne peut encore que douter. Quand on doute, est-il permis de condamner ? Il a tous les vices, ce Renard, on le sait. Cela suffit-il pour l'envoyer à l'échafaud ? car s'il est coupable son crime ne mérite aucune excuse. Sur les débauches de Renard l'accusation jette un voile, et vers la fin de l'aud



Jaquemont, adjudant d'artillerie en retraite à Oteville, âgé de quarante et un ans, a été tué d'un coup de revolver sa femme, née Blanchon, âgée de quarante-huit ans, et aussi sa belle-fille, Mme Hermetz, âgée de vingt-six ans. Il a tenté ensuite de se suicider, mais il n'a réussi qu'à se blesser; il a été conduit à l'hôpital sous mandat de dépôt.

Argus.

## A la Société des Auteurs

On sait que l'an dernier, à la suite de l'assemblée générale du mois de mai, les auteurs dramatiques, sur l'initiative de la commission et de son éminent président, M. Paul Hervieu, décidèrent de répartir ses membres en quatre groupes ayant un pouvoir consultatif : groupe des affaires concernant Paris, groupe des affaires concernant la province, groupe des affaires concernant l'étranger et groupe des intérêts administratifs. C'est ce dernier groupe qui était convoqué hier à l'hôtel de la Société des auteurs, 42, rue Jenner, pour étudier les importantes questions relatives à la succession de M. l'agent général Pellerin, récemment décédé.

M. Paul Hervieu avait bien voulu présider lui-même la réunion. Le président fait d'abord observer que les délais de présentation laissés à Mme Pellerin sont expirés et que, dans ces conditions, la Société tient à la disposition de Mme Pellerin la somme statutairement prévue pour la reprise de la charge.

Plusieurs sociétaires ayant demandé que l'on étudie l'éventualité du rachat des deux charges par la Société et leur mise en régie directe, M. Paul Hervieu fait valoir les objections de la commission contre cette solution.

La proposition est écartée par l'unanimité des votants, les partisans du rachat s'étant contentés de s'abstenir.

On envisage ensuite la possibilité de placer les deux charges, en maintenant leur autonomie, sous la direction d'un seul agent, — projet qui, pendant les vingt années que doit durer la société actuelle, ferait bénéficier les auteurs dramatiques d'une somme d'environ un million. Néanmoins la majorité des membres encore présents se montre favorable au maintien du statu quo, c'est-à-dire au principe de la concurrence entre les deux agents généraux.

Ont pris part à la discussion : MM. Lucien Gleize, Georges Ohnet, André Messager, Pierre Decourcelle, Paul Gavault, G.-A. de Caillavet, Charles Simon, Robert de Flers, Robert Charvay, etc.

Malgré les divergences des points de vue échangés, tous les sociétaires présents ont affirmé une fois de plus leur entière confiance en la personne de M. Paul Hervieu qui préside aux destinées de la Société des auteurs avec un zèle, un dévouement, une autorité et une conscience qui sont le meilleur gage de sa prospérité dans le présent et dans l'avenir.

G. Davenay.

## LES THÉÂTRES

**Académie nationale de musique :** Première représentation (à ce théâtre) de *Javotte*, ballet en un acte et trois tableaux, de M. Croze, musique de Camille Saint-Saëns.

Javotte a changé de logis et considérablement augmenté le train de sa maison. Mais si, comme je l'espère, Javotte n'est point une ingrate, elle gardera le souvenir de l'Opéra-Comique où elle fut choyée des ses premiers jours — en octobre 1899, — comme on ne saurait l'être davantage ; et nous, en applaudissant l'admirable Zambelli et ses brillantes partenaires, nous n'oublierons pas non plus combien nous avons applaudi jadis les premières interprètes des rôles principaux, Mlle Santori et Mlle Chasles, de même que l'artiste qui régla si bien les danses de l'Opéra-Comique, Mme Mariquita, de même que la très amusante mise en scène d'Albert Carré.

Je pense donc que si MM. Messager et Broussan ont réclamé *Javotte*, c'est surtout pour rendre hommage à Camille Saint-Saëns et compléter par un de ses ouvrages — celui-ci particulièrement gai et amusant — n'en est pas moins débordant d'esprit et de talent, — les belles soirées de *Samson* et *Dalila*.

Je rappellerai combien est simple le scénario de M. Croze. C'est jour de fête dans un village du Nivernais, et Javotte, que possèdent non seulement le démon

de la danse, mais encore les mille diabolies de l'amour, s'est sauvée par deux fois de la maison, en dépit de la défense de son père et de sa mère, pour aller rejoindre son ami Jean et danser avec lui. Mais comme elle a été proclamée reine du bal, — qui ne proclamerait Mlle Zambelli reine du bal, — les parents s'attendentent, pardonnent, et tout finit par un mariage.

Bien entendu, sur cette trame légère, les incidents comiques ou tendres se multiplient et la verve étincelante de Camille Saint-Saëns fait le reste ; c'est-à-dire que la musique, dont il s'est donné le divertissement d'illustrer cette pastorale déjà haute en couleur par elle-même, est d'un entrain et d'une fantaisie dont les moyens ne sauraient s'analyser. La scène, notamment, où Javotte, enfermée, essaie vainement de couvrir, de balayer, de filer la laine, tandis que l'obsession de la danse fait frémir ses jambes, est traduite avec la plus spirituelle jovialité. Et, d'ailleurs, n'en est-il pas ainsi de l'ouvrage tout entier ? Et parlerai-je de piquants effets d'orchestre alors qu'il s'agit du maître orchestreur par excellence ?

*Javotte* représente donc, dans son genre, une apothéose de la danse. Comment Mlle Zambelli n'en serait-elle pas l'héroïne, elle qui est tout l'esprit de la danse ? On devine ce que cette exquise artiste, qui sait se renouveler sans cesse, a pu ajouter de caractéristique au rôle qui lui valut hier — et comme toujours, — un véritable triomphe.

A côté d'elle ont brillé également Mlle Sirède et Couat, et M. Staats, qui non seulement a réglé les forts jolis ensembles du ballet, mais y interprète à merveille le rôle de Jean.

Quant à la mise en scène, quant aux décors, quant à l'exécution orchestrale, ils sont dignes de l'illustre musicien qu'on a véritablement fêté hier soir.

Gabriel Fauré.

**Opéra-Comique :** Début de M. Ghasne dans *Sanga*.

*Sanga*, le beau drame lyrique de M. Isidore de Lara, poursuit sa route victorieuse.

Après M. Fugère, le créateur du rôle de maître Vigord, M. Ghasne est apparu hier dans ce rôle si lourd à porter. M. Ghasne est doué d'une forte belle voix, pleine d'ampleur et d'étendue, qu'il manie à merveille. Sa composition de maître Vigord manquait peut-être un peu de rudesse, mais par contre il a admirablement chanté la « Berceuse », qui fut justement applaudie. Au dernier acte, il a trouvé des notes très dramatiques, et la scène de la folie a produit un effet intense.

Les autres interprètes ont eu leur part de légitime succès : Mlle Chénal une *Sanga* vibrante, Mlle Nelly Marty une délicate Lena, MM. Boylé et Blancard furent, comme toujours d'ailleurs, chaleureusement acclamés.

I.

### AU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

**Au théâtre du Grand-Guignol,** à 9 heures, *Un Concert chez les fous* ; *Gulule* ; *Chez Agathe* ; *Justice est faite* ; le *Puits* n° 4.

**A la Comédie-Royale,** à 9 heures, *L'Éclat* ; *Le Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Piérol, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy) ; *Où l'An neuf* ; revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinelly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley).

**Au théâtre du Grand-Guignol,** à 9 heures, *Un Concert chez les fous* ; *Gulule* ; *Chez Agathe* ; *Justice est faite* ; le *Puits* n° 4.

**A la Comédie-Royale,** à 9 heures, *L'Éclat* ; *Le Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Piérol, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy) ; *Où l'An neuf* ; revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinelly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley).

Mlle Mariette Sully reprendra, ce soir, dans *Véronique*, le rôle qu'elle commençait de gré de l'opéra-Comique d'abandonner pendant trois jours. Mlle Dzirli l'avait remplacée avec infiniment d'adresse et de tact.

La belle interprétation réunie par M. Roger Debronne pour l'intéressant spectacle des Folies-Dramatiques se retrouvera donc au complet avec Mmes Mariette Sully, Tariol-Baugé, Léonie Laporte et M. Régnaud.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

**Au Théâtre lyrique municipal (Gaité),** à 3 h. 1/2, matinée : Mlle Isadora Duncan et son école d'enfants (*les Epigènes* de Gluck).

**Au Gymnase,** à 5 h. 1/2 très précises, douzième Samedi de Madame : « Les Hommes par la légende », causerie humoristique-féministe de Mlle Odette Dulac. Additions de Mmes Germaine Gallois, Anna Thibaud, Valentine Verlain, Emmy Lynn, de M. Félix Galipaux et de Mlle Odette Dulac.

**Au théâtre Michel,** à 4 h. 1/2, Matinée de gala. Causerie de M. Tristan Bernard sur « les Hommes et les Bêtes », avec le concours de Mmes Joanne Granier et Marthe Mellot, et de M. Harry Baur.

Demain dimanche, matinée five o'clock à 2 h. 1/2, avec Mlle Cassive dans *Feu la mère de Madame*.

Ce soir :

**Opéra,** à 8 heures, *Faust* (Mlle Henriquez, Courbières, Goulancourt ; MM. Muratore, A. Gresse, Duclos, Lequien).

**A la Comédie-Française,** à 8 h. 1/2, le *Foyer* (Mmes Bartet, Pierson, Amel, Lynnes, M. de Féraudy, J. Truffier, Ravet, Croué, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenet).

**A l'Opéra-Comique,** à 8 heures, 7<sup>e</sup> représentation de l'abonnement du samedi (série B), *Sopho* (Mme Marguerite Carré, MM. Salignac et Jean Périer).

**A l'Odéon,** à 8 h. 1/2, les *Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambreuil).

**Aux Variétés,** à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricé, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Alice Diéterle, etc.), et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier.

**A l'Opéra,** à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chasles, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

**Au Théâtre lyrique municipal (Gaité),** à 8 h. 1/4, la *Dame blanche* (Mlle Castel, Tiphaine, Béral, MM. Devriès, Férard de Saint-Pol, Désiré, Bouteiloup, Chacon).

**A la Renaissance,** à 9 heures précises, *L'Oiseau blessé* (Mmes Eva Lavallière, André Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Devos, Antonia Huat, M.-L. Heroult, M.-L. Guiry, A. Dubosc, Y. Boucher, C. Mosnier, Fabrice).

**Au théâtre Réjane,** à 8 h. 1/2, la *Course du flambeau* (Mmes Réjane, Daye-Gras, Avril, Bernou, Fusier, MM. Sigoret, Duquesne, Varenne, Monteux, etc., etc.).

**Au théâtre Michel,** à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mlle Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoëte) ; le *Poultailler* (Mlle Jeanne Thomassin, René Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller. On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

**Aux Capucines,** à 9 heures, la *23-Z* (Mlle Siémi, le *Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Piérol, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy) ; *Où l'An neuf* ; revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinelly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley).

**Au théâtre du Grand-Guignol,** à 9 heures, *Un Concert chez les fous* ; *Gulule* ; *Chez Agathe* ; *Justice est faite* ; le *Puits* n° 4.

**A la Comédie-Royale,** à 9 heures, *L'Éclat* ; *Le Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Piérol, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy) ; *Où l'An neuf* ; revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinelly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley).

Mlle Mariette Sully reprendra, ce soir, dans *Véronique*, le rôle qu'elle commençait de gré de l'opéra-Comique d'abandonner pendant trois jours. Mlle Dzirli l'avait remplacée avec infiniment d'adresse et de tact.

La belle interprétation réunie par M. Roger Debronne pour l'intéressant spectacle des Folies-Dramatiques se retrouvera donc au complet avec Mmes Mariette Sully, Tariol-Baugé, Léonie Laporte et M. Régnaud.

Hier :

**A la Comédie-Française.** Pour permettre à Mlle Bartet, dont la vaillance est infatigable et qui, malgré un commencement de grippe, continue à prodiguer son admirable talent et son dévouement aux pièces actuellement en cours ; pour permettre à Mlle Bartet de prendre quelque repos, les répétitions de *Comédies*, la pièce nouvelle de M. Paul Hervieu, a été renvoyée à lundi, mais la collation des rôles a eu lieu hier.

Mme Colette Willy a débuté hier dans *En camarades*, à la Comédie-Royale, et la pièce

et l'autour, l'un faisant admirablement valoir l'autre, ont reçu du public l'accueil le plus flatteur. Nous reviendrons demain sur cette belle soirée.

Vif succès pour *Don Juan*, hier soir, au Trianon-Lyrique.

Demain :

La matinée de demain à l'Odéon s'annonce superbe, à en juger par la location. Les *Grands* ont été joués devant de nombreuses familles désireuses de se divertir à un spectacle très amusant et que tout le monde peut entendre. On cite tel grand grand lycée de la rive droite qui a loué les places par vingtaine.

La *Course du flambeau* terminera demain, en matinée et en soirée, au théâtre Réjane, et la nouvelle et si brillante carrière. Lundi, relâche. Mardi et mercredi, répétition générale et première représentation de *Trains de luez*.

Le théâtre Sarah-Bernhardt affichera pour demain dimanche, à deux heures, la deuxième matinée de *la Fille des Rabenstein* et de *Bohèmes*. Mêmes interprètes que le soir (Mlle Ventura, MM. Decœur, J. Worms, Duard), et pour *Bohèmes*, Mmes Rosni-Derys, Rosy et M. Bussièrès.

Au théâtre Antoine, demain, à 2 h. 1/4, première matinée du spectacle actuel, dont le succès grandit chaque jour, *l'Auberge rouge* et les *Jumeaux de Brighton*, la création si irrésistiblement comique de M. Tristan Bernard. On commencera par le *Portefeuille*, de M. Octave Mirbeau.

Le soir, même affiche, mêmes interprètes. Lever du rideau à 8 h. 3/4.

Demain dimanche, Mlle Cassive jouera irrévocablement pour la dernière fois en matinée, au théâtre Michel, *Feu la mère de Madame*, et la première représentation en soirée aura lieu jeudi prochain.

Ce soir, 80<sup>e</sup> représentation du *Poultailler* avec tous les artistes de la création. La direction prie les personnes ayant retenu des places par téléphone de bien vouloir les retirer avant cinq heures ce soir. Passé cette heure, le bureau de location disposera des places non retirées.

Au jour le jour :

Mlle Agnès Borgo fera sa rentrée vendredi prochain, à l'Opéra, dans la reprise d'*Armide*. Elle chantera, pour la première fois, le rôle d'Armide.

M. Edmond Rostand ne quittera pas Paris avant l'arrivée de Sarah Bernhardt. Le grand poète tient à saluer la grande artiste et à s'entretenir avec elle de l'époque à laquelle sera donnée la *Princesse Lointaine*. Mme Sarah Bernhardt voudrait jouer tout de suite la nouvelle version que lui a donnée de cette adorable pièce M. Edmond Rostand. Mais le poète, désireux de ne point retarder le tour d'un confrère qui doit passer prochainement à la tête de l'Opéra, a préféré remettre à l'automne prochain la première représentation de la *Princesse Lointaine*.

On nous avise de l'Opéra-Comique qu'un concours pour une place de soprano dans les chœurs aura lieu à l'Opéra-Comique le lundi 8 février, à cinq heures et quart. Les intéressés sont priés de se faire inscrire à la régie du théâtre, tous les jours, entre deux et cinq heures.

Au Conservatoire.

M. Hennebains est nommé professeur de la classe de flûte au Conservatoire national de musique en remplacement de M. Taffanel, décédé.

Ainsi que nous le faisons prévoir, le comité d'administration de l'Association des artistes dramatiques a décidé de ne pas pourvoir avant l'assemblée générale au remplacement de Coquelin aîné à la présidence de l'Association. Le comité a tenu à témoigner ainsi publiquement la douleur que lui cause cette perte irréparable : le fauteuil de Coquelin aîné restera donc inoccupé jusqu'en mai prochain. A ce moment-là, nombre d'artistes actuellement dans les départements seront rentrés à Paris et l'élection du nouveau président sera faite, par conséquent, par la presque unanimité des sociétaires. Deux personnalités partagent d'ores et déjà ceux-ci : M. Gaillard, ancien directeur de l'Opéra, et M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique.

Ajoutons qu'au cours de la séance, le comité de l'Association, sur l'initiative de M. Régnaud, a décidé d'ouvrir, dans tous les théâtres de France et de l'étranger, une souscription dont le but sera l'édification dans le parc de Pont-aux-Dames d'un monument à Coquelin aîné. Les dix-huit sociétaires qui assistaient à la séance du comité ont souscrit à eux seuls une somme de 2,300 francs.

En dépit de ses trois cents représentations, *Montagu*, de M. Paul Hervieu, n'est applaudi au Gymnase qu'à la demande de nombreuses personnes. M. Franck a décidé d'en prolonger les représentations pendant quelques jours encore. La pièce nouvelle de MM. Robert de Flers et de Caillavet ne

passera donc pas, avant la fin de la semaine prochaine.

MM. Isola frères, témoins de l'énorme succès des Matinées Isadora Duncan, ont décidé de les continuer pendant toute la semaine prochaine. Elles auront lieu mardi, jeudi et samedi, à 3 h. 1/2, à la Gaité.

C'est Mlle Marcelle Yrven qui créera le principal rôle de femme dans *Montagu*. La pièce nouvelle de MM. Paul Gavault et Mouszy-Eon, actuellement en répétitions au Palais-Royal. La charmante et originale artiste, si fêtée par le public naguère dans le *Satyre* et actuellement dans *L'Heure de la bergère*, comme elle l'était, il y a quelques mois, aux Folies-Dramatiques, créera le rôle d'une demi-mondaine. Elle s'appellera Bébé Joufflu, et sa verve, sa gaieté, les trouvailles de son talent feront la joie du public. Mlle Marcelle Yrven aura pour principaux partenaires MM. Charles Lamy, Le Gallo, Barral, Hurteaux, Diamand, Reschal, Mmes Marguerite Temples, Dickson, Pivert, etc., etc.

*Montagu* sera paraitra devant le public du 12 au 15.

Les trois principaux « clous » du spectacle du Châtelet passent aux heures suivantes : le numéro du Cow-Boy à 9 h. 45, l'Aéroplane à 11 heures et l'Arrivée du paquebot à 11 h. 25.

Aux Bouffes-Parisiens. Si l'on voulait démentir l'influence des nombres, 4 fois 7, 28, le grand succès actuel des Bouffes-Parisiens, fournirait un argument des plus décisifs. La charmante comédie de M. Romain Coûlos, si spirituellement interprétée par Mmes Augustine Lerich, Juliette Dietz-Monin (Juliette Clares), MM. Coquet, Hasti et toute la brillante troupe des Bouffes, a été donnée en effet, en répétition générale le 28 janvier, après avoir été répétée exactement quatre semaines, — et dans les sept premières représentations, elle a fait encaisser 28,000 francs de recettes !

Nous apprenons que la *Velette*, revue théâtrale illustrée, notablement transformée, paraît désormais sous la direction de nos confrères, MM. G. Saint-Albin et H. Le Roux.

Nous signalons avec plaisir ce fait, que M. Paul Franz, qui vient de débiter si brillamment à l'Opéra dans le rôle de Lohengrin, et Mlle Castel, qui donne en ce moment au Lyrique municipal de la Gaité une série d'édifiantes représentations, sont tous deux élèves de l'excellent professeur Delaquerrière.

Au théâtre du Grand-Guignol, *Un concert chez les fous*, la pièce nouvelle de MM. André de Lorde et Charles Foley, promet d'avoir la même brillante fortune que les autres drames des mêmes auteurs. Elle présente cette originalité de réunir des éléments comiques et tragiques qui font passer le spectateur par des alternatives de gaieté et d'épouvante, du rire et d'horreur, jusqu'à la scène finale qui est des plus terribles ; certains types de ce drame resteront inoubliables comme ceux du légendaire *Docteur Goudron*. Les autres pièces, *Madame Agathe*, *Gulule*, *Justice est faite*, sont toutes dans la note spéciale, qui a fait la fortune du Grand-Guignol, justifie sa vogue et maintient sa réputation.

Le numéro 3 de *Comédia illustrée*, la nouvelle et très intéressante revue théâtrale, vient de paraître. Présentée de la même façon artistique que les précédents numéros, *Comédia illustrée* publie, en outre du compte rendu illustré de toutes les premières de la quinzaine, articles et de dessins de premier ordre, un supplément exceptionnel de huit pages consacré à la mémoire de Constant Coquelin.

L'admirable artiste que nous venons de perdre y est représenté dans ses principaux rôles, et le compte rendu illustré de ses obsèques donne à ce numéro un intérêt tout particulier.

La collection de cette revue si vivante et si complète est d'une valeur inestimable pour les amateurs de théâtre désireux de suivre de près le mouvement dramatique contemporain.

M. Arthur Lefebvre a apporté à MM. Clot et Dubay, directeurs du Grand-Guignol, une pièce en cinq actes, *La Femme de demain*, qui sera affichée avec *140 à l'heure*, une pièce de M. Raymond Villan.

« Les Essayeurs ».

L'état de santé d'un de leurs interprètes principaux ayant mis « les Essayeurs » dans l'obligation de reculer leur nouveau spectacle, c'est irrévocablement les 15 et 16 février qu'auront lieu, en matinée, au théâtre des Arts, la répétition générale et la première représentation de la *Comédie de Pimpenelle*, un acte en vers de MM. Léon Deloncle et Léon Moine ; *Notre fils*, un acte de Mlle Lucy Achalmé, et les *Désarmés*, trois actes de M. René Wisner. L'interprétation de ces trois œuvres réunira les noms de Mmes André Mary, Bertylle Leblanc, Mariette Lohérisse, Coëlle Vellini, Desvergès, Brézineville, Gastly-Lilliane, Yvette Bariel, Luce, Margy, de Clapayron et de MM. Beaulieu, Scheller, Jehan Adès, Lurville, Tramont, Mathillon, A. Dieudonné, Lucien Sauriac, Stecki, Rheims, Marsac, B. Lévy, etc.

De Gènes, on nous télégraphie que le *Prince Zilah*, représenté au théâtre Carlo-Alberto, a reçu du public le plus chaleureux accueil. On a acclamé, avec les interprètes, les noms de MM. Jules Claretie et Alfano.

Serge Basset.

## SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des Amalés, 51, rue Saint-Genès, à 5 heures : le Ballet de la Reine, conférence par M. Bourgaud-Ducoudray. (Additions de Mlle Mollat-Joubert et de M. Patry de l'Opéra). Conférence répétée, mercredi 10 février, de 2 à 3 heures, ouverte au public.

De 4 à 6 heures, « Five o'clock artistique », au 1<sup>er</sup> étage du Café Américain, 4, boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier du marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers ; 22 tableaux, 800 costumes (miss Clampton, Marthe Leclerc, Clara Faurens, Claudius, Pougaud, Maurel, Morton, etc., Marie Charville). (La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire).

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Une heure de rire* ! par Baron, Reba, Merrills et Berzac ; la troupe impériale de Chino Tankwa ; 1908<sup>e</sup> Des Femmes... rien que des Femmes... féerie à grand spectacle avec Mmes Dancourt, Allens, Foscolo, Palermi, Barkis, Boreilly, et Footitt ; *Trianon-Ballet* (Mlle Lucy Relly, danseuse étoile).

A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max Morel, Rouvires, Fréjol, Légal, Bruel, Anna Thibaud, Lucy Marger, J. Bernal, L. Darleu, Lillia Delcay, etc.).

Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs* ! revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrin, Goussier, Cromelin, Llesse, Mmes Lébert, A. Guerry, M. L. d'Alma, Ellynet, et les douze Manchester's Babies).

A l'Apollo, *L'Hôtelier de la belle Anita*, mimodrame (Yetta Rianza). Assaut d'épée et dague par MM. Maurice Delprat et Dubois. Mlle Lueuxil, et 15 attractions.

Au Nouveau-Cirque, le *Plus beau Husard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48), direction Bonnard-Bis, à 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Bles, Baltha, P. Weil, Charton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Caran d'Au, présentée par D. Bonnard. *Le Ton ton*, revue en un acte, jouée par Lucy Pèzet, G. Charton, A. Lauff, E. Deary, Numa Bles, etc.

Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *L'Empreinte*, *Visions d'Orient* (cours) ; Danses grecques, Voyages, Scènes comiques, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes, à 2 h. 1/2.

Aux Folies-Bergère.

Ce soir, à minuit, après la représentation de la *Revue des Folies-Bergère*, grand gala de boxe de combat : Tom Thomas, champion d'Angleterre et d'Europe, contre Georges West ; Marcel Moreau, champion de France, contre Meekins, champion de l'armée et de la marine anglaise. Les personnes ayant assisté à la représentation de la *Revue* n'ayant pris d'avance leurs tickets pour la boxe ne seront pas obligés de sortir de la salle. Les portes du hall ouvriront à onze heures et demie pour le public venant de l'extérieur.

Le grand succès de *En l'air, messieurs* continue tous les jours au Moulin-Rouge avec la même vogue, et toutes les scènes à drôles et si intéressantes, jouées avec un entrain endiablé par des artistes remarquables, sont applaudies frénétiquement.

Ce soir, à minuit, au Moulin-Rouge Palace, grande fête de nuit avec attractions sensationnelles, cotillon et distribution de cadeaux et surprises.

Demain, à deux heures et demie, matinée de famille.

De l'esprit, rien que de l'esprit constamment renouvelé par la marche des événements, voilà le programme fidèlement suivi par Fursy dans sa Boite, qui est bien l'endroit où l'on s'amuse le plus en ce moment.

Chez Médrano, ce soir, débuts de Leloup, imitateur. Les grands succès de chez Boum-Boum se maintiennent avec les *Riders*, horreur volants ; Angustin et ses *Harley*, sauteurs de tonneaux ; les *Knollys*, sauteurs hongrois ; Seymour et Alva, athlètes main à main ; les exquises *Juggling Girls*, les fameux clowns, parmi lesquels Antonett et Grock, dans leur brillante fantaisie musicale.

Demain, dimanche, à 2 h. 1/2, matinée au Cirque Médrano. (Téléph. : 240-65).

Il devient presque superflu de faire l'éloge du Palais des Mirages du Musée Grévin. Le public depuis longtemps s'est chargé de ce soin : le nombre considérable de personnes qui viennent chaque jour admirer ce spectacle exceptionnel, et l'enthousiasme qu'elles manifestent toutes à la sortie montrent assez quel magnifique succès a définitivement remporté le Musée Grévin, et combien maintenant solidement établi la réputation de sa merveilleuse attraction.

Le « Hagenbeck Show », qui débute samedi au cirque de Paris, boulevard de la

Feuilleton du FIGARO du 6 Février

(33)

## MÉTROPOLIS

XIII  
— Suite —

— Tout cela était la vérité pure, continua le vieillard, et je ne peux plus le supporter... Je ne peux plus le supporter. J'ai été jeune et fort jadis... Je pouvais me soigner, et je me disais : « Je m'enrichirai, je serai maître du monde ! » Imbécile que j'étais !... j'oubliais ma santé. Et maintenant tout l'argent de la terre ne peut plus rien pour moi ! Je donnerais dix millions de dollars aujourd'hui pour être bête comme un âne et ne plus avoir de soucis !



Motte-Piquet, à émerveillé tout Paris. Jamais on n'a vu une collection aussi remarquable de fauves. Les drapeaux Willy Hagenbeck, Molker, Ieldmann et Busch font travailler leurs 83 ours, leurs 25 lions, leurs 15 tigres, leurs éléphants, leurs chiens-tigres avec une facilité remarquable.

M. Léprie, préfet de police, qui assistait avec sa famille à la matinée de jeudi, s'est déclaré enchanté de ce spectacle, absolument nouveau pour Paris.

Pour les représentations de ce soir et de dimanche en matinée et en soirée, la feuille de location se remplit rapidement.

Sur tous les transatlantiques, on n'entend plus qu'Endors mon cœur, de Gaston Lemaire, notamment à bord de la Savoie, où l'orchestre Arnould joue à ravir cette jolie valse qui devient ainsi un succès de terre et de mer.

Nos Parisiens les plus connus se rencontrent avec joie à Fantasio (à côté des Variétés) en matinée, le dimanche, on donne le même attrayant, spirituel et amusant spectacle qui débute par le charmant prologue de Franc-Nohain et qui quinquiescent chaque soir des chambrières diamantées d'une suprême élégance (Tel. 139-36).

Bal Tabarin. Ce soir, grand bal masqué. Fête des Pierrettes. A minuit et demi, cortège et défilé.

On nous écrit de Bruxelles :

Mlle Jane Marne, la délicieuse comédienne qui fut si applaudie à la Cigale, à l'Opéra, et aux Capucines, vient de prouver ici que si elle possédait une jolie voix elle était aussi une ravissante comédienne.

Pour son début aux Galeries, rôle de Cassive dans *Occupe-toi d'Amor*, elle a obtenu un succès qui lui ont valu un triomphal succès. Et voilà qui promet à Mlle Jane Marne une très brillante rentrée dans Paris.

## COURRIER MUSICAL

Ce soir : Aux « Soirées d'art » (Concerts-Barrau), rue d'Athènes, 8, à neuf heures, festival Beethoven-Schumann :

Quatuor (Beethoven) : le quatuor Gelsos. — *L'Amour et la mort* (Schumann), transcription française de Mme Marguerite Chevalier, chant : Mme Fallo-Dalozzo ; piano : M. Jacques Dalozzo. — Scènes d'enfants (Schumann) : Mme Chailly-Richez. — Sonate en ut mineur pour violon et piano (Beethoven) : M. Gelsos et Mme Chailly-Richez.

Association des Concerts Hasselmans, salle Gaveau, 45, rue La Boétie :

Symphonie n° 1 (Kalmankow). — *Poème* (Lucien Capet) : l'auteur. — *Entrée de Messidor* (Alfred Bruneau). — Concerto en mi bémol (Liszt) : M. Fernand Buisson. — *Le Con d'or* (Rimsky-Korsakow).

Soixante-dix artistes, sous la direction de M. Louis Hasselmans.

Prix des places, de 7 à 1 franc.

Le maître Diemer part demain pour Poitiers et Toulouse où il va donner deux concerts. On a remarqué que c'est la première fois que l'éminent virtuose du piano se fera entendre à Toulouse. La salle du Conservatoire sera certainement trop petite pour ses nombreux admirateurs.

De Berlin :

Le troisième concert de musique de chambre française à Berlin a été donné hier soir, au Choralien, au milieu d'une assemblée nombreuse et fort élégante.

La princesse de Polignac, l'ambassadeur de France et Mme Cambon, l'honorable de leur présence et une partie de la haute aristocratie berlinoise s'étaient jointe à eux pour écouter quelques œuvres de Claude Debussy et d'Ernest Chausson.

C'est M. Loewensohn, le violoncelliste bien connu, qui fut l'organisateur actif et intelligent de cette série.

Le Quatuor en sol mineur (op. 40) de Debussy fut exécuté dans une note fine et nuancée par le Reiner-Quartet, de Francfort-sur-le-Mein. Mme Nina Falerio-Dalozzo donna l'appui de sa voix chaude et vibrante aux délicatesses des *Ariettes oubliées*, des *Fêtes galantes* et des *Chansons de Bilitis*.

Au piano, Mlle Flora Jourdat exécuta avec brio et adresse de *Le Poème*, *Reflets dans l'eau* et surtout *L'acte joyeux*.

Le Concerto en ré majeur (op. 31) pour piano, violon et quatuor d'instruments à cordes d'Ernest Chausson termina très brillamment la soirée.

Le prochain concert sera consacré à l'œuvre de Charles Widor et aura lieu le 2 mars. Le distingué compositeur français le dirigera.

Alfred Delilla.

## LA VIE ARTISTIQUE

### Les Femmes peintres et sculpteurs

Grâce à de nouvelles dispositions assez heureuses dont il faut féliciter les organisatrices, la vingt-huitième exposition des femmes peintres et sculpteurs, tout en contenant un plus grand nombre de numéros que les années précédentes (il y en a plus de quarante cents) paraît cependant moins terriblement abondante. Cela tient sans doute à ce qu'il n'y a plus de ces successions de salles dont on pensait ne jamais voir la fin. L'habileté féminine se montre donc ici une fois de plus et concourt, avec une moyenne de talent qui va croissant et bien faite pour déconcerter, à rendre la visite agréable.

On pourra bien penser que le choix n'est point commode à effectuer des noms et des œuvres devant figurer dans un compte rendu sans en faire une simple liste d'annuaire. Aussi l'on nous excusera d'omettre bien des noms intéressants, pour ne donner au lecteur que la sélection assez rigoureuse et dénuée de complaisance que peut opérer un critique grincheux et résistant à tous les devoirs d'amabilité qui une telle occasion imposent.

Nous vous dirons donc tout d'abord que parmi les portraitistes, cette année, la palme appartient sans conteste à Mme Bourlignon-Tournay. Son portrait de *Marguerite Turner*, comme le patronage et soûlement placé sous le patronage de Mme Vigée-Lebrun, est une jolie et heureuse chose, alliant la vie et le goût. De même le portrait si gracieux de *Mme Laverney-Petitjean*, déjà apprécié au Salon dernier, mais qu'on reverra avec plaisir.

Mme Chanchet-Guillier donne deux excellentes figures dans un intérieur, d'un accent intime et d'une sérieuse tenue. Mais est-ce une œuvre ancienne ou Mme Chanchet aurait-elle renoncé à l'impressionnisme et à ses procédés ? Mmes Esther Huillard (plus spécialement pastelliste cette année), Helena Darmesteter, Madeleine Carpentier, Delacroix-Garnier, Louise Lavry (portrait)

de M. Marcel Hutin) se distinguent également dans le portrait et vous aurez à étudier leurs envois pour vous rendre compte de tout ce que cette école des dames françaises accuse de bonne volonté, de grâce attentive et délicate, de légèreté et d'élégance. Laissons de côté les épiques faciles et usées, je crois que pas un pays ne peut présenter un ensemble d'art féminin aussi divers et aussi attrayant. Mlle Evmen Parini, comme peintre de figures, doit être comprise dans ce groupe. Il y a dans ses études d'enfants un accent d'art, mais aussi un indicible accent de tristesse qui fait contraste avec ces sourires, mais qui ne les rend ici que plus remarquables. Je vous dirai enfin, sans attendre de vous parler des pastels, que les petits portraits, comme peints dans l'ombre, de Mlle Jenny Zillhardt se distinguent aussi par une saveur très spéciale, où le grâce se mêle à une pointe d'apreté, mélange délicat et rare.

Quelques paysagistes seront mises à part. Mme Grix est certainement la plus personnelle. Son art est à la fois précis et vaporeux, lyrique et pourtant sans rien de laissé au hasard. Ses quatre vues grises de Rouen sont des choses bien à elle. Comme un voile de mélancolie se répand sur l'ardeur que l'on devine de l'impression première. Ce sont des peintures raffinées et qui font penser. Les larges et vibrantes vues de Bruges de Mme Durem-Marx, celles de Paris sous la brume de Mme Nanny Adan, les petites études très diverses et très saines de Mme Sallières, les jardins touffus et clairs de Mme Arc Valette, sont encore à noter dans cet ordre d'idées, et j'y rattacherais des œuvres très curieuses et très pénétrantes de Mlle Marie-Anthoinette Marotte, qui s'est adonnée à peindre les fleurs en serres, sortes de paysages et d'intimités à la fois, d'une finesse et d'une harmonie très originales. Comme peintures de fleurs encore, Mmes Rita Rey, Barrier-Chaland, méritent l'attention et l'éloge, et j'ajouterais pour en terminer avec les principales peintures, les envois de Mmes Moutier, Sain de Heers, de Alto-Mearim, Sisleto, Le Roy d'Étiolles.

La section des pastels, moins nombreux, n'est pas moins brillante que celle de la peinture, grâce à des choses de couleur comme les *Bretannes* de Mme Bourgonnier-Claude, à des portraits aimables et vivants comme ceux de Mme Vallet-Bisson, à des intimités jolies et écaillées comme la *Petite Maman* de Mlle Daynes-Grassot, à de savantes et riches études comme celles de Mme Ostrowska. Parmi les aquarellistes les beaux caprices sur le double thème de l'Océan et de l'enfant, précieux travaux de Mlle Burdy, les fleurs de Mmes la duchesse de Rohan, Blanche Odin et de Mlle Gabrielle Gruyer complètent ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ensemble.

Ces œuvres nous conduisent tout naturellement aux objets d'art, avec les beaux paravents de Mmes Mosthe-Desma de Place et de Mme Barrier-Chaland. Et nul doute qu'on ne remarque encore à cette section les cuirs et les émaux de Mme Chincholle-Boudouin, ainsi que les magistraux bijoux de Mlle Jeanne de Montigny, la digne élève d'un des plus beaux et des plus nobles artisans de ce temps, le comte de Saut de la Croix.

Pour la sculpture, elle n'offre pas la même abondance, ni même peut-être la même qualité que la peinture et l'art décoratif. Il y a pourtant de belles exceptions. Mme de Frumerie y montre son inventif génie, sa verve imaginative si rare avec ses beaux petits groupes. Mme Noémie Debienne s'y présente cette année exclusivement comme portraitiste, mais avec la même maîtrise qu'en ses diverses figures. Mme la duchesse d'Uzès paye vaillamment, comme présidente, et comme exposante. Enfin Mme Berthe Durandet, Goutan-Montgouillet et Gabrielle Durandet défendent ce département sculptural avec beaucoup de force et de savoir.

### Expositions diverses

Elles deviennent si nombreuses, que même à certaines, d'un haut intérêt, l'on ne peut guère consacrer que quelques lignes.

El pourtant c'est un long article qu'il faudrait pour étudier la magnifique manifestation d'art que constitue, à la galerie Manzi et Joyant la double exposition de l'œuvre de Braque et de M. de Seymourt-Haden. L'œuvre de Braque est de premier ordre et d'importance décisive dans l'histoire de la gravure au dix-neuvième siècle. Les portraits, les paysages, les merveilleuses inventions décoratives, sont d'un maître savant entre tous et donnent une admirable leçon de probité et un superbe spectacle de nature. L'homme qui a écrit ce beau livre du *Dessin et de la couleur*, le théoricien original et rigoureux, l'artiste en un mot trop prodigé mais qui devrait reprendre ici toute sa force sort vraiment honoré de cette redoutable bataille qu'est l'exposition de toute une carrière.

M. Seymourt-Haden non moins illustre à Londres que Braque est moins illustre à Paris. Lui aussi, comme un grand artiste et un profond poète. Rien de plus exquis que les beaux paysages de Windsor, de Woolwich, ces coins ombreux qui font penser au vers de Victor Hugo :

O forêts, bois profonds, solitudes, asiles !

Tous les raffinés connaissent cette belle œuvre, mais sa révélation au grand public aura les plus heureux résultats.

Une charmante exposition a été organisée dans la nouvelle galerie Boissard d'Anglas, fondée par l'original artiste de Feure. Elle consiste en meubles d'une délicatesse piquante, de l'invention de ce personnel artisan, et en œuvres nouvelles du brillant peintre anglais F. Brangwyn. Je regrette de ne pouvoir parler plus longuement de cette attrayante exposition, mais nous aurons sans doute avec M. de Feure plus d'une agréable surprise.

Arène Alexandre.

## LES GRANDES VENTES

### LA BIBLIOTHÈQUE BÉLINAC

(Troisième journée)

Voici les principales enchères de la troisième vente de la bibliothèque Bélinac.

N° 373, Nogaret, *l'Artiste français*, 210 francs ; n° 377, Jules Noriac, *la Déesse humaine*, 27 aquarelles de Robida, reliure de Maris, M. Chailly, 899 francs ; n° 378, Georges Ohnet, *les Batailles de la vie*, le Docteur Rameau, 25 aquarelles de P. de Crozier (reliure de David),

78 francs ; n° 379, duc d'Annam, *la Bataille de Rocroy* (reliure de Guzin), 405 francs ; n° 383, Perrault, fac-similé d'aquarelles de Ed. de Beaumont, pour les *Cantiques* (reliure de Brault), 705 francs ; n° 384, Amélie Perronnet, *les Premières Amis*, dessins originaux de Mesplès (reliure de Ch. Meunier), 400 francs.

N° 385, P. de Crozier, *l'Accordéon aveugle*, 30 aquarelles de Courbin (reliure de Gruel), 1.000 francs ; n° 392, Marcel Proust, *les Plaisirs et les Jours*, aquarelle originale de Madeleine Lemaire (reliure de Ch. Meunier), 380 francs ; n° 393, Rabelais, *l'Œuvre* (reliure de Ch. Meunier), 1.305 francs ; n° 395, Racine, *Théâtre*, avec quantité de pièces ajoutées (reliure de Pierson), 390 francs ; n° 397, Ramirot et Louis Legrand, *l'Œuvre*, 400 francs ; n° 400, le *Broyeur de lin* (reliure de Mercier), 1.000 francs ; n° 404, Richelieu, *la Chanson des gueux* (reliure de S. David), 280 francs ; n° 406 et 407, Richelieu, *les Litanies de la vierge*, deux exemplaires, le premier relié par Ch. Meunier, 3.550 francs ; le second, par Gruel, 550 francs.

N° 412, Rictus, *les Soliloques du pauvre*, manuscrit du poète et dessiné originaux de Steinlein, 1.050 francs ; n° 416, Rodenbach, originaux de Henri Pailard pour *Bruges-la-Morte* (reliure de Carayon), 900 francs ; n° 418, Rollinat, *les Nivernais*, exemplaire unique, calligraphie, avec 28 aquarelles originales de Caruchet (relié par Gruel), 1.450 francs ; n° 419, Rostand, *les Romanesques*, 40 aquarelles originales de E. Grivaz (reliure de Maris Michel), 2.500 francs ; n° 422, Rudaud, 23 aquarelles originales de Caruchet (relié par Gruel), 1.450 francs ; n° 423, Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, édition Curmer (reliure de Mercier), 360 francs ; n° 428, George Sand, *les Deux Messieurs de Bois-Doré* (reliure de Lortie), n° 432, Sandeau, *Le Début dans la magistrature*, 12 dessins originaux de Baugains (reliure de Chambolle-Durlu), 375 francs.

N° 433, Sarcey, *le Théâtre* (reliure de Champs), 251 francs ; n° 435, Stael de Launay, *Mémoires* (reliure de Mercier), 1.500 francs ; n° 440, Théophile, *l'Œuvre* (reliure de Champs), 205 francs ; n° 450, Théophile, *Nos Oiseaux* (reliure de Maris Michel), 1.500 francs ; n° 453, Théophile, *la Vie vicienne* (reliure de Maris Michel), 2.700 francs ; n° 459, Mario Uchard, *Mon oncle Barbazan* (reliure Maris Michel), 450 francs ; n° 461, Vaucaul, aquarelles : *Yvonne*, manuscrit, 30 aquarelles ; n° 462, Louis Morin, *reliure de Ruban*, 655 francs ; n° 468, Verlain, *Fêtes galantes*, exemplaire unique, 69 dessins originaux de A. Gérardin (reliure de Carayon), 300 francs ; n° 470 et 471, Verlain, *l'Œuvre*, 58 aquarelles de Robandi (reliure de Ch. Meunier), 10.100 francs.

La vacation d'hier, 62.300 francs, porte à 187.867 francs le total des trois premières journées.

Aujourd'hui, dernière vacation de la première vente.

A la salle 2, M. Lair-Dubreuil, dans une vente qui donna 40.765 francs, vendit :

4 fauteuils bois doré, tapisserie Aubusson moderne, 2.450 francs ; Mobilier de salon Aubusson moderne, 5.250 francs ; Salle à manger Louis XVI, 3.300 francs ; Chambre à coucher Louis XV, 2.370 francs ; Commode style Louis XV, 2.180 francs.

Valemont.

## La Vie Sportive

### LES ARMES

Le Tournoi de Buenos-Aires

Le Cercle d'escrime vient de donner, devant une assistance choisie, un intéressant assaut d'armes.

Nous avons applaudi d'abord M. Ch. Box et M. Frouin, professeur au Cercle ; M. le baron R. de Eynde et M. L. Ferin ; puis M. le docteur Drouard et le lieutenant d'Orville, qui ont tiré avec autant de vigueur que de savoir.

Un match avec points d'arrêt a mis en présence M. G. Gabet, l'un des tireurs les plus distingués de la Société l'« Honneur », de Douai, et M. E. Brissou, A. la fougue de M. Brissou, M. Gabet a opposé une connaissance des armes, un à-propos, une adresse, une dextérité, un coup de feuillette très vif.

Un bout des dix minutes prévues pour la durée du match, les deux tireurs avaient onze points chacun.

Un assaut en trois manches, où la victoire est revenue à M. Gabet, a décidé du résultat final.

La rencontre de M. Ailbert avec M. le baron de Scharfberg était impatientement attendue. Presque identiques dans leur méthode, les jeux des deux tireurs se distinguent surtout par la mobilité plus grande de M. Ailbert, qui, dans la circonstance, a fait un excellent assaut. Je louerai M. de Scharfberg de sa vigoureuse défensive.

Une magnifique passe d'armes, au sabre, entre MM. A. Gabet et Pontécorvo, a obtenu le plus mérité des succès. Enfin, le professeur du Cercle, M. Spinnewyn, a tiré d'une manière particulièrement brillante avec le maître Pessina, affirmant une fois de plus les qualités pratiques de sa méthode d'épée, et soulevant à plusieurs reprises les applaudissements.

Un dîner buffet a réuni, après l'assaut, aux sons d'un orchestre agréable, les membres du Cercle et leurs invités. Citons, parmi ceux-ci, le général Marchand, M. Emile Massard, conseiller municipal, le comte de Cugnon d'Alincourt, MM. René Lacroix, Léo Nardus, A. Massard, L. Raynaud, Picart, A. Payer, Perin, Ch. Lefebvre, etc.

Nous sommes à même de préciser dès à présent les conditions du Tournoi d'escrime qui doit avoir lieu, en 1910, à Buenos-Aires, à l'occasion de l'Exposition de cette ville.

Les deux concours, maîtres et amateurs, seront disputés, le premier en mai, le deuxième en octobre.

Chacun d'eux comprendra trois épreuves : sabre, épée, fleuret, — toutes trois par équipes de 4 tireurs.

Quatre équipes, représentant respectivement la République Argentine, l'Espagne, l'Italie et la France, seront conviées à y prendre part.

Les assauts seront de quinze minutes. L'équipe gagnante sera celle qui comptera le plus grand nombre de victoires à son actif.

Le prix, en espèces pour les maîtres, les objets d'art pour les amateurs, seront les suivants :

1<sup>re</sup> équipe, 10.000 fr. ; 2<sup>e</sup> équipe, 4.000 fr. ; 3<sup>e</sup> équipe, 2.000 fr. ; 4<sup>e</sup> équipe, 1.000 francs. Tous les concurrents recevront, en outre, une médaille d'or et un diplôme commémoratif.

On voit par ces détails quelle sera l'importance de cette manifestation sportive sans précédent.

Le commandeur Pini en est l'organisateur. Jehan Septime.

### TIR

La réouverture du « Fusil de Chasse »

La saison sportive commence, elle est commencée, et même de façon fort intéressante et fort brillante.

Ce sont les membres du club « le Fusil de Chasse » qui ont ouvert la saison, les sportsmen qui peuvent se consoler de la fermeture de la chasse, grâce à la réouverture de leurs séances de tir sur gibier artificiel.

La première séance du « Fusil de Chasse » a donc été très réussie ; elle a eu lieu à l'île Séguin et a donné de très beaux résultats pour une réunion de début.

M. G. Brosselin est sorti vainqueur dans les deux poules réglementaires (distance fixe et handicap) et MM. P. Levé et Bartholomé se sont classés derrière lui.

Dans les poules à distance fixe, le premier R. de Granfrenier-Villars est arrivé premier avec 7 oiseaux sur 7 ; M. P. Levé étant bon second avec 6 sur 7.

Enfin a eu lieu une poule en trois doubles. Elle a été gagnée par M. Roger de Barbarin qui semble avoir toujours sa belle forme d'antan. Le baron de Granfrenier-Villars et

M. Brosselin se sont classés deuxième ex æquo.

Signalons une heureuse innovation : c'est un bateau automobile le *Bleat* qui, maintenant, transporte les tireurs dans le stad de l'île Séguin.

La prochaine réunion est fixée au 10 février ; le tir commencera à 2 heures et demi précises.

Paul Manoury.

### Tir aux pigeons de Monte-Carlo

(Par dépêche.)

122 tireurs ont pris part au prix des Clématites (handicap). MM. Passereau, Marchesi, Rincon, Gallardo, Erskine, Grandi, Jean Dreyfus, comte de Gramedo, Giussiani, Crozier, Maze, Sencier, Youssoff et Henry, tuant 8 sur 8, restent en barrage.

Samedi 6 février, à onze heures, continuation du prix des Clématites et ensuite poule de série : une médaille d'or. Entrée : 400 francs.

### AUTOMOBILISME

La circulation automobile sera prochainement dotée d'une nouvelle réglementation. Plus fortunés que les automobilistes français, les automobilistes belges auront droit, en dehors des agglomérations, à une vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Il est vrai que 30 ou 40, c'est bien à peu près la même chose. Les 40 à l'heure belge ne seront pas plus respectés que les 30 de l'heure française. Il a aujourd'hui si peu de voitures roulant à ces raisonnables allures.

La vérité serait de ne préciser aucune vitesse ; sur la grand-route, le droit commun pour les autres, tout comme pour les voitures attelées.

La responsabilité des conducteurs n'en serait certes qu'aggravée, la faute du véhicule variant avec les circonstances. Le 40 à l'heure est dans certains cas un excès de vitesse ; le 100 à l'heure ne l'est souvent pas dans d'autres.

Le Président de la République a reçu en audience M. Gustave Rives, président de la Commission des expositions de l'Automobile-Club de France, MM. Zwiller, Marquetti, Gueldry, Bouillet, membres du bureau de la Commission de peinture, de sculpture et d'art précieux, qui venaient le prier de vouloir assister à l'inauguration du Salon artistique de l'Automobile-Club de France, le 5 mars prochain, dans la salle des fêtes de la grande Société d'encouragement.

Le chef de l'Etat a accepté l'invitation qui lui était faite.

Les voitures Charron sont celles qui tiennent le mieux la route et offrent le plus de sécurité. Ce sont les plus simples et les plus faciles à conduire.

Charron, Limited, 7, rue Ampère, à Puteaux.

M. Jamson roule depuis Noël dans un ravissant Renault 12/14 HP Charron qui lui a été livré par les agents de cette grande marque, MM. Bondis et Cie, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

La maison Outhen-Chalandre (Gaëtan de Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot), est à la disposition du public pour toute demande de renseignements concernant les nouveaux modèles de châssis Panhard, Renault et Minerva. On peut s'adresser à elle en toute confiance.

Mgr le duc de Montpensier vient d'arriver à Cannes sur une 60-chevaux Lorraine-Dietrich.

Allez, 40, rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine, à la succursale des usines Léon Bolle de Mans. Vous y verrez les merveilleux modèles de voitures qui sont les châssis Léon Bolle, si justement réputés dans le monde entier.

### AVIATION

M. Michel Clemenceau qui s'occupe de la vente en France des appareils Wright, vient d'envoyer deux engagements officiels pour le Meeting de Monaco, deux appareils Wright, l'un piloté par le comte de Lambert, l'autre par lui-même, seraient donc d'ores et déjà inscrits pour le concours monégasque.

M. Michel Clemenceau doit partir dans la huitaine pour Paris afin d'effectuer son apprentissage de pilote.

### AÉROSTATION

Ont été élus membres de l'Aéro-Club de France :

MM. Jean Agazzi, Louis Lejeune, Albert Leleux, Roger Bérand, N. G. Kousnetzoff, Grégoire Stehoukine, Elie Romanoff, Jean Cottin, Maurice Chapuis, Emile Mazuché, Paul Brette, Horacio Anasagasti, Francisco de Urbelba.

### RUGBY

Championnat de France

Dimanche 7 février, sur le terrain du Stade du Maine, à Colombes, se rencontreront dans des matches comptant pour le championnat de France (équipes premières et équipes secondes) les équipes du Rugby-Club Compiègnais (champion de Picardie), et du Vélodrome Sportif Chantreuil (champion de Beauce et Maine).

### BOXE

Les brevets d'amateur de la Fédération française des Sociétés de boxe.

Les championnats d'amateurs de la Fédération française des Sociétés de boxe, qui se disputent les 28 février, 5 et 8 mars prochains, à la salle Wagram, ne sont ouverts qu'à ceux qui possèdent le brevet d'amateur de la Fédération : brevet de boxe française, boxe anglaise ou canne.

Ce brevet peut être demandé aussi par des sportsmen qui n'auraient pas l'intention de participer aux championnats ; il constituera pour eux une valeur de science dans le sport et aura du poids à l'avenir auprès des autorités militaires pour les jeunes gens allant au régiment.

Un match intéressant sera disputé cette nuit aux Folies-Bergère. Jack Meekins combat l'excellent combattant français Marcel Moreau.

Frantz-Reichel.

## LA ROSE FRANCE ROUBAIGNE, 19, Fg. Nord

Le réouverture du « Fusil de Chasse »

La saison sportive commence, elle est commencée, et même de façon fort intéressante et fort brillante.

Ce sont les membres du club « le Fusil de Chasse » qui ont ouvert la saison, les sportsmen qui peuvent se consoler de la fermeture de la chasse, grâce à la réouverture de leurs séances de tir sur gibier artificiel.

La première séance du « Fusil de Chasse » a donc été très réussie ; elle a eu lieu à l'île Séguin et a donné de très beaux résultats pour une réunion de début.

M. G. Brosselin est sorti vainqueur dans les deux poules réglementaires (distance fixe et handicap) et MM. P. Levé et Bartholomé se sont classés derrière lui.

Dans les poules à distance fixe, le premier R. de Granfrenier-Villars est arrivé premier avec 7 oiseaux sur 7 ; M. P. Levé étant bon second avec 6 sur 7.

Enfin a eu lieu une poule en trois doubles. Elle a été gagnée par M. Roger de Barbarin qui semble avoir toujours sa belle forme d'antan. Le baron de Granfrenier-Villars et

**Le BÉNÉDICTIN de SOULAC**

est le seul DENTIFRICE dont les qualités antiseptiques soient appropriées aux soins de la bouche.

Il exerce son action très longtemps après son emploi, possède un parfum exquis, une saveur parfaite et laisse à la bouche une agréable fraîcheur.

Le Bénédicte est un produit Français qui ne saurait être comparé à certains dentifrices étrangers dont il est difficile d'ignorer ou d'oublier l'origine.

PARFUM VIOLETTE L.T. PIVER PARIS

Essence, Savon, Poudre de Riz, Lotion, Sachets, etc.

CEUR DE JEANNETTE PARFUM NOUVEAU

CONCERNANT SIMULTE

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR



## OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

**Sténo-Dactylographes**

**D** LEE ALLEMANDE dés. place p. correspondance à machine et stenog. allem. M.T., 23, r. Descomb

**Gens de Maison**

**ON DEM.** fme de chamb. tr. sér. sach. cout. cuis.

**W**ENAGE sérieux dem. place, mari valet-jardinier, fine bne cuisin<sup>er</sup>, tr. b. réf., 16 a., 4 a. même plac. Presse, libre suite. Ecr. Barbier, 11, bd Courcelle

DEMAIN : *Septuagésime.*

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

27, Boulevard Poissonnière, Paris, au Siège du journal " COMŒDIA QUOTIDIEN

**EN VENTE PARTOUT** le n° 3 : Supplément exceptionnel  
de HUIT PAGES consacré à **COQUELIN AINÉ**

# Les Dix Mille Premiers Abonnés

M. de BRUNOFF, Dir. de Comœdia Illustré, 27, boulevard Poissonnière.  
Veuillez m'adresser un numéro spécimen de Comœdia Illustré. Ci-joint 0 fr. 50 en timbres-poste.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

**ANEMIE CHLOROSE FABLESSE**  
*Ferrugineux le plus assimilable*  
**DRAGEES AU GELIS-CONTE**  
 Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

**DIABETE FARINE DESVILLES** AU SOY  
 pour faire avec des œufs et du  
 beurre un excellent pain se digérant bien. Il guérit  
 le DIABETE. Kilo 4 fr. Phie 24, r. Etie.-de-Marcel, Paris.

res-donnant 16,587 livres sterling de b  
contre 6,107 onces et 13,305 livres ste

ling de profits en décembre. La dépêche récente mentionne que l'on n'a pas nettoyé les tables de concurrence à Lusina Blandstrand et que l'augmentation de la production est due au nettoyage complet du moulin central après sa fermeture la suite des inondations.

---

### Bourses étrangères

LONDRES, 5 février

	Hier	Aujourd.	Hier	Aujourd.
Consolidés	93 5/8	93 1/16	93 1/8	93 1/8
France 3 1/2	96	96	102 1/2	103
Arg. 1883	103 1/2	103 1/2	102 1/2	102 1/2
Bresil 4 1/2	88	81 5/8	9 5/16	9 1/2
Russie 4 1/2	92 1/2	92 1/2	9 5/16	9 1/2
Japan 4 1/2	102 1/2	102 1/2	102 1/2	103
Banq. Ottom	102 1/2	102 1/2	102 1/2	102 1/2
Anacona...	9 5/16	9 1/2	9 5/16	9 1/2

BERLIN, 5 février

Russion 3	87	87	10	Disconto Com.	188	40	218
Extérieure	87	87	10	Deutscha Bank	246	10	246
Extérieure	87	87	10	Deutscha Bank	246	10	246
Holl. 100	93 75	93 80	10	Bochumer	188	60	221
Italian 3	103	100	10	Laura	188	60	221
Portugais	103	100	10	Portugais	188	60	221
Ch. Autrichien	115	110	15	Harpener	188	60	221
Ch. Lombards	117	110	15	Change de Paris	181	50	181

  

BRUXELLES 5 février							
Brent 4 1/2	81	75	81	Rio Tinto	175	45	175
Extérieure	81	75	81	Extérieure	175	45	175
Tour Unif.	94	95	92	Tour Esp. act.	337	33	336
Banque d'Alom.	110	110	110	Banque d'Alom.	335	35	335
Loti Congo	81	75	81	Loti Congo	255	50	255

  

VIENNE 5 février							
Autrichien 100	114	108	114 75	Länderbank	439	40	439
Hongrois	114	108	114 75	Alpine	439	40	439
Couron	91	95	91 10	Com. d'Alom.	676	50	676
Gr. Autrich.	1705	1711	1705	Com. d'Alom.	676	50	676
Gr. Autrich.	1705	1711	1705	Com. d'Alom.	676	50	676

71 75	71 75	Amortiss. 4 %	92 40	92
1270 ..	1270 ..	Amortiss. 5 %	102 45	102
655	655	Rang d'Espagne	112 50	111

M. Mubvumba Changapara Paris	393	181	395	50	Gedzanyal Changapara Paris	442	11	35	11
<b>NEW-YORK 5 février</b>									
Tchicouon Top	69	1,2	90	3,8	New-Y.-Ontar.	47	7/8	47	7
Baldim.-Ohio	107	1,8	107	3/4	Pensylvanie	131	5/8	131	5/8
Canada Pacific	123	5/8	123	5/8	Union Pacific	177	1/8	177	1/8
Chicouon St Paul	128	1	128	1	Rock Island	180	1/2	180	1/2
Denn.-Ri.-Gr.	43	3/8	43	1,2	Atchaf.-Miss.	52	5/8	52	5/8
Erie-Railr.-act.	38	1	38	1	Amalgam. Cop.	79	1/8	79	1/8
Erie-g. obl.	72	1/2	72	3/4	Alcine.....	45	3/8	45	3/8
Illinoi. cent.	100	1	100	1	St Louis	840	1/2	840	1/2
Lehigh Valley	122	3/4	122	3/4	Calvée.....	18	7/8	18	7/8
New-Y.-Huds.	127	1/8	126	3/4					
<b>MINES D'OR A SAUMURES 5 février</b>									
Apex	3	1/2	3	1/2	Jeun. Deep	1	9/16	1	1/2
Apexi. Franco	1	1/16	1	1/16	Klumpf. Den	2	1/2	2	1/2

11/32	3/8	Langl. Est...	2	3/4	2	13/16
16/1 1/2	16/1 1/2	May. & Charl	2	1/2	2	1
2 11/32	2 7/16	Madders. Int.	11	1/4	11	13/16

[illegible]

## BIERS COURS ÉTRANGERS

Barcelone.....	Change sur Paris...	11 62	11 5
Gènes.....	—	100 60	100 0
Valparaiso.....	— sur Londres.	11 7	11 9 3
Rio-de-Janeiro.....		15 7/32	15 7/32

  

Métaux sur Londres			
Cuivre. comptant.....	58 2/6	contre.....	58 7/8
— à trois mois.....	59 1/8		59 6/8
Plomb anglais.....	13 7/6	espagnol	13 1/2